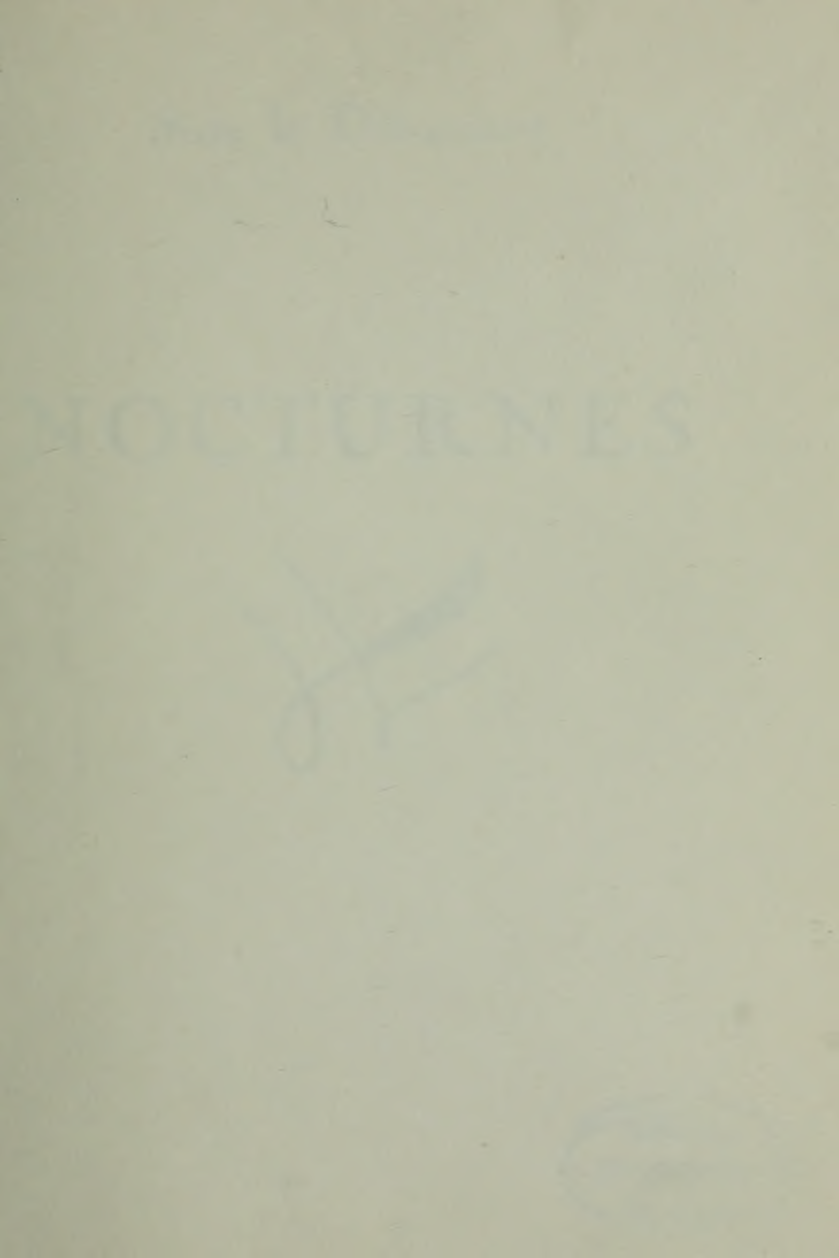
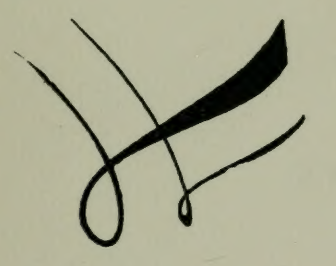
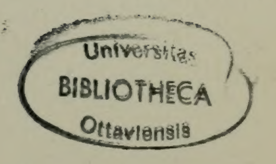

U d'/of OTTAWA
39003003729489



Sixte le Débonnaire

NOCTURNES





à M. Georges Vanier, ce livre
où j'évoque ceux qui m'ont ap-
porté de la joie et de la douleur
et qui est aussi un témoignage
de sensibilité à l'adresse de tant
d'événements et d'êtres qui ont
enchanté ma jeunesse

NOCTURNES

Hommage de fervente
amitié.

Marcel Dugas.

Louise Read

(*Comœdia*, 22 septembre 1929)

Louise Read est morte.

Elle était comme une cîme foudroyée que peuplaient des morts immortels. Par un miracle de la nature, elle savait les entourer des hommages d'une bonté officiante et de toutes les plénitudes de l'amour. Mais là, si haute dans cet exil douloureux voulu par le destin, elle n'avait pas abdiqué sa tendre humanité en écoutant le gémissement de ses morts. Sa pâleur se retrouvait identique à elle-même lorsque dans ses bras secourables elle berçait d'autres douleurs.

Rien de farouche autour de ces deuils sacrés : la gardienne des ombres illustres prenait encore pitié des humains les plus humbles.

De ses lèvres bruissantes, ainsi que des feuilles de soie, s'exhalaient des paroles aux inflexions si pures que l'on croyait entendre une sorte de chant dont elle seule possédait le secret. Langage perdu, sauvé par cette humaine d'entre les humaines. Et sous son regard mouillé, cette voix musicale trem-

blait comme le souvenir. On eût dit l'écho de sa vie intérieure, le sanglot de la ville d'Is qu'elle portait en elle-même.

Sa bienfaisance ruisselait sans cesse. On songeait à une source qui ne veut pas tarir, jaillie, un jour, pour abreuver les cœurs malades.

La vérité profonde s'épanchait de cette âme qui, peu à peu, se dépouillait de la vanité des choses, se vouait à l'inaltérable, se stylisait par la pitié dont elle enveloppait les êtres.

Et ainsi elle a mérité de se survivre chez ceux qui l'ont connue et aimée, de s'y assurer, contre les vicissitudes du temps, une mémoire que ne vaincra pas la mort.

Anna de Noailles

à Madame Henriette Lagneau

L'Enchanteresse !

Depuis deux jours, elle s'enfonce dans le sommeil de l'éternité. Sûr recul, abri que ne détruira pas la rage des vivants. Le temps connaîtra qu'il lui faut ici abdiquer.

Sur la frise du temple sacré déjà la figure se grave : cette morte ignorera la mort sourde et sans phrases.

Les fleurs nourrissent d'aromes ce corps où le chant a cessé. Désormais insensible à ce miracle des couleurs, à ce don floral apitoyé sur elle-même, la bacchante gît aux plis du destin. Les ayant chantées avec des accents où tant d'humanité s'exprimait, elles ne pouvaient manquer à ce suprême rendez-vous. Ne fut-elle pas leur sœur dans l'ordre de la beauté, et fragile, et menacée comme elles ?

Pressées, corolles ouvertes, elles montent à l'assaut de celle qui leur avait conféré une nouvelle naissance. C'est dans leur robe diaprée que cette âme atteindra aux rivages élyséens.

... J'appuie mes lèvres sur ses belles mains, tordeuses de pampres et de rythmes, maintenant immobiles, outragés.

Tout est silence là où hier s'élevaient les plus beaux cris. Quelques sanglots ; des yeux qui se mouillent de pleurs.

Mais les lèvres fines d'Anna de Noailles, mangées de néant, semblent sourire au soleil des morts.

2 juin 1933.

Jeanne

I

La montagne semble dormir roulée dans le soleil.

Vos yeux errent sur ce paysage familier. Il est aussi essentiel à votre âme que la rose au jardin se balançant sur sa tige. Ce paysage est à vous ; nul autre ne le peut remplacer. Il a son histoire, ses bouquets d'ombre et de silence, sa griserie et sa plainte éternelle.

Vos yeux reconstituent chaque jour cette histoire. Tel coin, c'est là que jeune, pensive, fervente, vous avez rêvé au bonheur qui, de ses pas tremblants, avec lenteurs caressantes, s'est approché de vous. Au vent qui passe, vous avez confié vos chagrins, et pleuré sans que personne ne le sût.

Les routes montent jusqu'au ciel : vous les avez parcourues jadis, dans la jeunesse charmée de vos années heureuses. C'est du ciel, maintenant, que vous descendez pour revoir ces chemins, tous connus, et qui encore parlent et chantent.

Vous avez saisi le clair matin qui offrait son

visage. Midi brûlant vous tendait ses mains et, le soir, lorsque la montagne se tait, paraît se recueillir, vous avez compté les étoiles filantes zébrant le vallon sacré.

Mais que regardez-vous aujourd'hui si fixement ? Est-ce le chevalier qui fréquenta les grandes cîmes neigeuses que vous apercevez, vous apportant l'edelweiss, — ou son ombre flottant devant votre regard attendri ? — Quelque chose de lui, recréé par le rêve et vers lequel vous allez — toujours offerte, aussi vive et émue en présence de ce fantôme que lorsqu'il vibrait de sa réalité humaine.

... La châtelaine s'est changée en vestale ; elle attise sur l'autel nu le feu du souvenir ; elle ne veut pas que ce qui a vécu meure tout à fait. De toute son âme, elle croit à de suprêmes visites, à l'entretien d'un ciel avec la terre qui souffre.

L'âme du poète circule, effleure son front, lance le mot qui éclaire, la syllabe qui se prolonge en musique.

Serrée sur la porte du mystère, elle dresse l'oreille afin de surprendre le grand secret, la rare harmonie des âmes dans l'éther souverain. Ce n'est point l'extase totale, le détachement de ce qui tient à la rive des humains.

Il est à ses genoux, le lent levrier, ce spleen qui fait monter dans ses prunelles cette mer où dorment les paroles et les actes, cette mer bruissante

où roulent les noyés de la vie avec les vouloirs, les élans, les joies et les défaites.

... Le paysage s'accorde à cette châtelaine qui, elle aussi, a frémi et brûlé. Maintenant, elle se sent davantage parente de l'air et de l'horizon, à cette heure surtout où le jour finissant vêt le ciel de mélancolie.

Elle lève des yeux pleins de regrets sur ce ciel qui va mourir. Elle sait qu'il vit pâlir des yeux aimés, cesser de battre un cœur où le sien cherchait sa pâture de tendresse et d'espoir.

Et ses mains jointes — ainsi qu'il fut dit dans une page inoubliable — faites pour guérir, reprennent, chaque soir , la prière du souvenir.

II

Le jet d'eau bruit dans l'après-midi solitaire.

Un voile de pourpre glisse sur les jardins en fleurs. Oppressées, les âmes sont si lasses qu'elles voudraient éclater en sanglots, afin que la peine soit moins grande.

La porte du salon s'est ouverte. Le vieux piano, qui garde le secret d'harmonies éteintes, va-t-il par miracle redonner à nos âmes veuves ces chants plaintifs, qu'une main d'artiste savait lui arracher ?

Approchons-nous de ce noir cercueil où gisent tant de mélodies retombées sur elles-mêmes, ces nocturnes, ces valses qui, hier, faisaient trembler les les cœurs.

Il est muet, gardant ses trésors enfouis, sans l'éveil d'une sonate où deux humanités créatrices jetteraient dans nos oreilles la merveille des sons et des rythmes.

Non, les résonances sont endormies à jamais ; les notes baignent dans le passé mort.

Sur ce clavier d'ivoire jauni, quel sacrilège de laisser traîner ses doigts ! Il en sort un bruit de notes là où s'élevaient la mesure parfaite, le chant ébloui.

Vains efforts ; désespérante approximation : la source tarie ne rejaillira plus, et il n'y a que cette misère des mains brisées d'émoi, qui brouillent les accents, la mémoire, le sanglot.

Jeanne, entendez-vous ce sanglot qui se mêle à l'écho des » voix chères qui se sont tues ? ».



GRANIONS DE CUIVRE

I

Cette ferveur appuyée du premier soir,

Ce corps mince qui se jette plutôt qu'il se donne,

Cette main crispée sous la caresse

Et surtout ce beau masque,

Si fixe lorsque la fleur s'épanouit.

II

Le vent soulève les boucles de ta chevelure,

Ton masque si fin se tend comme une offrande,

Ton corps s'enfonce dans une lagune d'étoiles et de lys d'eau.

Dors, chair élue de ma chair !

Mais il semble que, sous des paupières closes,

Tu désires la résurrection de notre premier matin.

III

La nuit fait jouer ses éventails de silence et d'ombres,

Derrière l'horizon s'éteignent le rire et la douleur des humains.

Tu reposes, moi, je veille !

A genoux, bras serrés sur ma poitrine toute brûlante de baisers retenus,

Je bois le souffle de ton haleine.

La nuit fait jouer ses éventails d'ombres et de silence.

A Saint-Malo...

A Saint-Malo, beau port de mer... Une mer qui conduit vers un autre monde, une mer qui ignora longtemps le rêve des conquistadors, leur vol d'or vers un Eldorado, riche de pierreries, de minerais, d'érables au suc enivrant.

Un jour, Cartier s'y embarqua, sûr de découvrir un univers inconnu, Cartier et tous ceux qui vinrent créer, là-bas, une France nouvelle.

Jacques Cartier, Claude de Pontbriand, vos noms chantent éternellement dans ce beau port de mer !

Non loin de là, dans un autre port ouvert sur l'Amérique, la vague bat de sa plainte qui n'a pas de cesse ce cimetière où dort ton premier grand poète, patrie oublieuse. Il dort, bercé par la grande plainte océane qui n'a pu apaiser, vivant, l'amertume de ses regrets et les protestations de son cœur.

Le Havre et Saint-Malo, vous conjuguez nos gloires dans l'azur français. Dans ce beau port de mer, l'âme de Cremazie chante encore et se plaint. Il est bien tard, Amérique, pour répondre à cette plainte, calmer

cette douleur. Et ce n'est qu'à une ombre que tu offres maintenant de stériles présents.

Le Havre et Saint-Malo conjuguent nos gloires dans l'azur.

Mais quand même, parce que nous sommes des hommes d'oubli, nous irons jouer dans l'île après une promenade sur l'eau.

Nous oublierons l'histoire et ses fameuses aventures, le nom des grands hommes — la poésie et l'action — et nous rirons dans l'île parce que, demain, dans ce beau port notre nom ne résonnera pas éternellement. Ephémères, nous courrons dans l'île où le vent du soir viendra effacer la trace de nos pas.

After the ball is over

Ce vieux port qui, soudain, exhale les chants de l'enfance.

Tout un monde !

On voudrait partir vers le large sur un esquif ; un départ où on se laisserait soi-même, où l'on s'abandonnerait à la loi du destin. Non plus ce départ de jadis, sur un chariot d'or, chargé d'aspirations confuses, vers un ardent horizon où montent les visages hallucinés de l'univers : ceux de la prière, et ceux aussi qui germent dans une âme tremblante, désireuse de presser toutes les proies.

Un départ plutôt vers l'oubli total.

Un Canadien errant

Pourquoi pleures-tu ? Jamais larmes ne furent plus vaines, plus absorbées par le silence et l'espace. Tu les verserais sur la pierre, et elles seraient séchées par le vent : aussi inutiles, aussi dérisoires, n'éveillant aucune sympathie dans cette étendue, ce pays étranger, ces passants qui sont sourds et aveugles. Errant sur la planète avec ce cœur gros d'où s'échappe un cri ou un chant. Mais tout cela est dévoré par le silence hostile et sans âme. Et tu ne saurais émouvoir l'inconnaissable qui ne hante plus ton esprit et qui t'apparaît lointain comme un jardin perdu.

Pourquoi pleurer ? Si ce chagrin, comme le vent qui te fouette au visage, ne creuse pas dans le feuillage de ton âme cette ride, cette bulle d'air aussitôt évanouie, mais qui rafraichit lorsqu'elle apporte les perles de la pluie.

Ton pays malheureux ! Histoire à dormir debout, les peuples jeunes n'ont pas d'histoire et par conséquent ignorent le malheur. Il est heureux, ton pays et il est content. C'est toi qui serais plutôt malheureux,

car tu regrettes et lui n'a point le temps de s'occuper de sa mémoire, s'il en a une. Il est porté par l'avenir avec des yeux aveugles ; il marche à grands pas vers la maturité sans se retourner en arrière. Il a raison.

Fais comme lui, oublie-le. Le courant fugitif n'apportera, d'ailleurs, pas tes mots. Ta plainte est vaine ; elle ne saura même pas émouvoir cet océan.

Que sert-il de souffrir et de penser ? La souffrance, les ombres de la nuit prochaine engloutiront ton regard, et tu ne seras qu'une pauvre chose morte.

Ton nom

Ton nom, je le murmure en moi-même, comme si c'était une prière.

Il n'a pas traversé les mers ; il ne s'est gravé sur aucun tableau.

Il est simple, doux, riche de syllabes liquides et mielleuses.

Il fait songer à un lac paisible qui dort sous le feu des étoiles.

Jamais pêche plus tendre ne fondit dans une bouche.

Il n'est point de rose qui, sous des lèvres, connut un aussi passionné frémissement.

Il a jailli dans un rire sur mes dents claquantes d'ivresse.

Il a pleuré dans mon cœur qui implorait.

Un jour il est entré dans la grande familiarité de moi-même.

Moi seul, le connais bien puisque je l'ai prononcé dans la joie et la douleur.

Un rien — le pâle objet qui remplace la présence illuminée le fait remonter parfois de mes profondeurs. Il revient, lustré des caresses du cœur où il dormait, caché dans un pli.

Quelque part, une ville...

Le soleil dans un azur qui semble déborder comme d'un vase trop plein.

Des causses qui pleurent de toutes leurs déchirures : pelage de lions déchiquetés dont la carcasse escalade l'infini.

Lent éventail, le silence aère le visage des hommes, celui de ces passants d'un jour à la recherche des mers mortes.

Des peupliers : ils sont une présence à l'heure déserte de midi dans ce paysage qu'exténue l'accablante chaleur. Ils plongent dans la terre où je sais que quelqu'un dort à jamais.

La ville gît dans un cirque de montagnes foudroyées. J'y venais autrefois, sûr de me retrouver moi-même. Maintenant je ne suis qu'une ombre fatiguée, errante, dépossédée de ses trésors. J'erre seul, sans ce battement du cœur qui précède la vision d'une chère présence.

Ah ! ce cœur est presque calme parce qu'il sait qu'il ne trouvera plus ce qu'il cherchait jadis.

Des témoins, certes, ceux qui veillent autour d'un

souvenir, d'une dépouille d'âme. Frissons d'hier. je vous cherche sans espérance.

Le temps a pansé la grande blessure, mais la cicatrice, si on y touche, remue cette plaie guérie.

En vain l'habitude, les jours, les années auront beau s'écouler, si le cœur a trouvé un maigre salut, l'esprit, lui, flotte sur l'abîme. Il en mesure la profondeur et l'éternité.

Les lions sur les causses ensanglantés continuent leur ascension. C'est le soir. Pleurez, mes yeux, sur le gouffre où ne remue que la poussière.

***

L'ombre de François Villon s'allonge sur le mur des Ursulines.

Comme un oiseau de proie, ma tristesse s'attache à son flanc imaginaire cependant que le soir descend avec des douceurs mourantes de roses effeuillées.

Je vous attends dans ma solitude, fleur rare. Venez, je vous parlerai de lui jusqu'à ce qu'il revienne.

Je vous placerai dans mon vase à fleurs. Je ne sais nul autre endroit qui soit plus digne de vous. Vous les ferez pâlir, dans ma mémoire, les plus belles, celles qui ont vécu l'espace d'un matin.

Moins menacée par l'heure qui s'écoule, et non seulement belle, mais parlante, vous direz : « Je ne suis pas fâchée contre vous ! » Et ces choses exquises

dont vous avez, seule, le secret, dont tout le sens ne vous est pas connu.

Votre âme aux délicatesses infinies, pure à force d'être vraie, coulera comme l'ambroisie d'une amphore.

La solitude sera brûlée par la flamme de vos yeux : il y aura toute l'âme humaine à son éveil dans mon courtil déserté.

Nous regarderons ensemble le fantôme de Villon sur le mur. Il sera rayonnant, et dans une apothéose, montera dans le ciel sous le chant exhalé de vos lèvres.

Venez, la nuit va m'engloutir et je vais avoir peur de moi-même, si seul, si grandement seul.

Venez surtout pour que nous assistions à l'assomption du grand maudit dont le fantôme obsède le mur des femmes saintes.

Venez, puisque vos paroles sont des prières humaines où fleurit un cœur.

Nuit sacrée

Nuit sacrée, de chair triomphante !

Je te bois, je te respire comme une terre desséchée s'abreuverait d'une source jaillie par miracle. Et, à travers toi, c'est mon extase déchirante que je berce, calme, endors.

Un jour, tu diras en songeant à cette joie des sens : « Folie de jeunesse ».

Mais moi, revêtu d'ombre et de silence, je ressusciterai d'entre les morts. Et mon âme, encore désireuse, élancée à la cime des ifs écoutera le chant triste de l'oubli, ce blâme ingrat du souvenir.

***

Nous le trahirons au printemps.

Oui, ce sera la saison choisie entre toutes. Et nous le trahirons.

Quand il reviendra de son trop long voyage, nous rougirons de honte, baissant le front et les yeux comme une jeune fille ou de très petits garçons.

Nous le trahirons : il l'est déjà dans le désir et la pensée.

Et nous crierons pour notre hypocrite défense : « Tu as mis trop de temps à revenir. Nous étions las d'être un saint et une sainte ».

Je dirai : « Une nuit seulement, j'ai tenu Aurore sur mon cœur ».

Elle dira : « Cela s'est passé comme dans un rêve : ma volonté était morte et j'avais faim du souvenir de toi qui est en lui. Nous n'étions plus vraiment seuls, moi, sans amour ; lui, sans amitié.

Et puis, moi, quand il sera revenu, je prendrai Aurore pour la déposer dans ses bras.

Ensuite, j'irai expier ma trahison sous la corde et la cendre.

Ah ! il faudra bien qu'il me pardonne.

V'la l'bon vent

V'la l'bon vent, et caressant aussi.

Ma mie m'appelle, mais irai-je ? Non, je resterai là, sur le bord de la route ; je rêverai que je suis près d'elle et que je n'ai qu'à ouvrir les bras pour qu'elle s'y réfugie.

... Je n'irai pas. Tant de fois j'y suis allé, et mon cœur autant que mes sens furent déçus. Ah ! je mourrai d'envie de courir vers elle, mais peut-être ne toucherais-je qu'un front glacé, des lèvres sans accent. Quel accueil me ferait-elle ? Il serait moins frais qu'aux premiers jours, moins enivrant. Ses yeux déjà contemplés avec ferveur, me renverraient une image fatiguée par l'accoutumance de la caresse, de m'avoir souri et qui sait ? aimé vraiment.

Je suis dans l'ombre et j'attends ; je guette l'heure.

Vos pas tremblent dans l'obscurité ; vous me cherchez en me fuyant. Et moi, je suis là, exalté par mon mal, frayant un passage à travers les arbres avec des mains ivres, et cette folie des sens qui court, ainsi qu'un poison subtil à travers mes veines.

Le soir cache aux yeux de tous mon trouble, cette grande espérance qui brûle ma tête et me fait presque défaillir à travers ces arbres où je presse votre image diminuée, idéale.

V'la le bon vent. Le joli vent évente un front rongé de fièvre ; sa caresse, c'est une présence aérienne dont en partie mon rêve est fait. Le joli vent entre dans ma narine frémissante.

Je poursuis ma course affolante et vaine, mais soudain, dans l'ombre complice, c'est un corps sur lequel se promènent mes doigts.



Vous avez tout connu de ma douleur honteuse et vaine : ces mains tordues d'effroi, ces lèvres claquantes.

Ces mots hachés par la surprise et la colère,

Ces descentes et montées sur un escalier de délire,

Ces muettes prières devant un infini décoloré,

Ce corps lourd enchaîné à son supplice avec sa cargaison de soupirs, de défis et d'outrages.

Vous avez saisi mon sourire à des visions fuyantes, et ce rire mordant mes joues séchées.

Ce long martyre de l'attente dans le soir tombé, roulé sur lui-même avec ses serpents de doute, et ces cris brefs et pointus traversant la peau comme des lames.

Et quelquefois ce corps porté par des ailes, rayonnant, fastueux, lardé des mille soleils du désir, illuminant la nuit exaucée.

« Ce ne sont plus vos yeux, disiez-vous, il y brûle « je ne sais quel feu sombre. Vous faites peur ainsi. « Vous ne voyez plus les choses et les êtres ; vous les « mangez dans vos prunelles dilatées et ferventes ».

— Si vous aviez pu écouter la rumeur de bataille montant de moi-même.

— Si vous aviez appuyé votre front sur le mien pour y sentir le pouls du délire.

— Si vous aviez deviné l'effort dépensé pour cacher ces cris, ces dents rongeuses, ce fleuve de sang qui charrie des fleurs de fièvre.

— Un matin, rampant sur les genoux le long de la terrasse incendiée, blême d'agonie, vous m'avez surpris tendant vers le soleil mon front de damné.

— Et vous n'avez fait que pleurer de rage devant cette crucifixion, ces larmes, ce sang descendu des mains.

— Que devais-je faire ?

— Me prendre dans vos bras sans rien dire et bercer cet enfant devenu fou.

Reste encore...

Reste encore un moment... prolonge l'illusion de m'avoir arraché à la nuit.

Tu vas devenir pour moi une de ces ombres chaudes vers lesquelles on tend les mains lorsqu'elles sont glacées de détresse... Un visage secret à qui l'on murmure des confidences appuyées, des paroles où se hausse le regret, une hôtesse muette qui accueille, avec une gravité sans défaillance, les mendiants de la lumière et de l'amour.

Reste encore : l'univers réel va te prendre et je ne saurai plus rien désormais de ta pensée. Si tu souffres, aimes et souris, ce sont les autres qui se pencheront sur toi, pour boire à tes lèvres rieuses ou attendries, pour calmer les sanglots secouant ta poitrine.

Reste encore afin que je grave lentement en moi-même ce masque qui va refléter la joie du monde.

Et maintenant, pars, puisque je ne dois plus rien savoir, devenir cet incident falot, déjà minable, objet usé que l'on jette au loin.

Mais, ô passante, tu seras quand même cette reine dominant mon empire effondré.

Car ne suis-je pas un chimérique qui offre au soleil éteint, aux étoiles qui fuient des mains sans cesse suppliantes ?

Le chant de la folle

à Sonia

Bel ami, viens me prendre à l'opéra. (Mais peut-être que tu as laissé tes bras, quelque part, sur la mer océane ?)

J'ai vu hier, dans un magazine, ta figure qui semblait sauter dans une gloire de mots, la joie des reporters, heureux d'une capture si rare. « Bel ami a fait le tour du monde » disaient-ils...

(Mais peut-être que ton âme, tu l'as laissée à Chypre ou à Constantinople ?)

Dis-moi, les femmes de la terre savent-elles aimer comme la petite fille qui criait si fort, l'année dernière, quand tu la couvrais de tes bras ?

(Mais peut-être que tu ne sais plus désormais ce que c'est que l'amour et que tu confonds toutes les musiques et tous les cris ?)

Reviendrais-tu à Robinson ou à Meudon ? L'herbe était si verte et si fraîche. On pleurait rien qu'à entendre les oiseaux ou à respirer les muguets et les

coquelicots. On buvait limonade et bière, et c'était du nectar !

(Mais sur les sophas et les divans, peut-être as-tu perdu le goût des arbres et des pelouses et oublié les sources fraîches dans les coquetels ?)

Ton baiser roule dans ma chair, globule tyrannique dont vainement je cherche à arrêter la marche.

(Mais peut-être que ces lèvres qui furent miennes, tu as laissé leur essence dans une mousmée vaincue et dont l'ombre court sur tes pas ?)

Bel Ami a fait le tour de l'humain en brûlant les espaces : il a tenu des mondes imaginaires dans le creux de son esprit et réchauffé ses mains avides sur le sein vaste et nu de l'orient. Bel Ami n'a pas su se priver d'un caprice : il a laissé la caresse de ses pieds sur le front de l'univers. Bel Ami a perdu son âme, puisque désormais il en a mille. Mais peut-être regrette-t-il celle d'hier qui s'épanchait en pleurant dans ses bras pamés ? Est.ce que je veux vraiment le savoir ?

Non, non, ne viens pas. Il est trop tard, car je vis sombre et haletante, tombée dans d'autres bras. Mais permets que je regarde ta tête prostituée par l'affreux magazine.

Chéri, jamais plus tu ne goûteras à l'eau des sources, ni au jus de citron, et ne voudras revoir Robinson et nos autres pauvres petites îles de Cythère. Tes bras, ton âme et le reste, tu as laissé tout cela à Constantinople ou à Chypre.

Bel Ami, au moins, dis, tu n'es pas malade ?

***

Ma volonté, Reine solitaire, qui règnes sur un empire écroulé, permets encore que je vive.

L'angoisse, la douleur m'environnent : elles se cherchent une issue pour pénétrer à nouveau en moi. Mais je m'acharne à leur disputer le terrain. Je leur défends les portes par où elles voudraient entrer dans la place. Je recule ainsi la mort — faite, néanmoins, de tant de morts multipliées et quotidiennes.

J'impose silence au cri comme au sanglot. Et au bouffon tenace qu'est le regret, j'arrache son musical et enivrant grelot.

***

Belle de ténèbres
Libre comme le chant
Vos pas semblent ceux d'un oiseau.

Mais la branche tendue dans l'univers charmé va-t-elle se ployer jusqu'au désir de l'humain ?

Qui donc es-tu ?

Je suis un oiseau qui ne se nomme pas.

***

Le coupable est plongé dans le sable jusqu'au cou. Il n'y a plus qu'un visage qui soit encore libre. Ce visage regarde le ciel.

C'est une souffrance verticale qui mesure les profondeurs de la terre et du ciel. Le soleil pose des plaques de feu sur les joues, le front, la bouche qui bientôt ne pourra plus crier son horreur.

Dieu va-t-il prendre pitié de sa créature ?

Mais voici la nuit, voici la délivrance.

Et il tend vers elle ses mains agonisantes d'où le sable s'écoule comme une pluie de feu.

***

Un navire de haut bord qui contiendrait de menus objets, quelques fleurs séchées, des trésors d'esprit et d'âme, la dure expérience terrestre, une âme inassouvie, chercheuse d'autres horizons, d'hommes inconnus, mais cependant encore assez jeune pour refleurir. Et puis le large, ce départ vers ailleurs, une Floride baignant dans un rêve.

Esclave aux yeux lourds qui soulève tes chaînes dans la ville de fer et de ciment, tu attends ce navire.

Viendra-t-il avant la mort ?

— Mets tes mains sur ce mur pour qu'elles y trouvent de la fraîcheur.

L'horizon est encore vide ; cette blancheur hallucinant ton regard, ce n'est qu'une fumée entre mille qui, dans un instant, sera dissoute. Il te faudra remettre tes pieds saignants sur une route tant de fois parcourue.

— Redresse ton front courbé vers la terre : c'est là-haut que circule l'image de l'évasion.

— La voile de pourpre où dort le soleil de la délivrance est encore loin.

APARTÉ

Paul Morin

Ton grenier, ce n'est plus qu'une arche flottante dans la nuit du néant.

Jadis, il pointait vers le ciel qui, pour l'enchanter de féeries, lui versait la pluie d'or de ses planètes.

Vénus, les Gémeaux, Orion, souriaient au paon bleu qui, sur le toit ocellait dans la nuit.

Minutes exaltantes de ce grenier en fleurs !

Et tout brûlant de flammes que la jeunesse et le ciel conjuguent par miracle pour la joie des humains.

Il n'avait — il faut l'avouer — de grenier que ce que les mots en peuvent supporter.

Quelle crainte, soudain, me saisit d'offenser ces réalités qui furent élyséennes !

Grenier... par un abus de mots, une licence cajolée par le voisin, celui qui prend des libertés avec la lune, patauge dans le marais avec le crapaud, et met sans sourciller son doigt dans le nez de Vénus.

Grenier... Immense grief, imprécision méritant le supplice de la question, les fouets de la torture.

Bien plutôt une cité aérienne. Sur le parquet doré, nous construisions châteaux d'Espagne ou de cartes qu'un souffle venu de la fenêtre ouverte renversait dans nos rêves.

Et ton rire, Poète, semblable à une flèche d'argent décochée faisait tressaillir sur leurs bases Apollon, Diane et Astarté.

Tu avais hospitalisé ce qui reste de l'aventure des dieux : des images, des marbres et des plâtres.

Un rideau de livres ; des lumières tamisées ; un saint Georges dans la vitre terrassant le dragon ; des fleurs vivantes jaillissant des vases de Gallé, et des parfums, du santal, des fouets laissés par mégarde sur une chaise pour je ne sais quel supplice inédit, et il me semble bien qu'il y avait aussi une grande assiette où s'offraient des fruits, des éventails d'ivoire afin de donner un peu d'air à la damoiselle élue, et des cigarettes d'Orient qui voulaient bien être fumées. Puis, dissimulée sous l'alcôve, une toute petite armoire recéleuse de nectars. Que la mémoire s'incline devant l'évocation des ivresses perdues !

Ces souvenirs ! Baisers de feu entrés dans la chair qui en garde une empreinte indélébile.

. . . .

Dans un sonnet connu des deux mondes, l'Amérique et la France, tu as imaginé un rêve que je n'ai jamais fait.

Czar de mille haras ! Bigre ! Peut-être savais-tu que j'avais beaucoup aimé le cheval de mon père, qui était si beau, arqué sur son pelage. Mais c'est tout. Qu'aurais-je fait de tous ces chevaux ?

Ce rêve, c'est le tien : tu me l'as prêté généreusement. Ah ! si j'avais un haras, tous mes étalons, mes juments et poulains seraient à toi. Je ne pourrais rien refuser à celui qui, un jour, chevaucha superbement ce cheval monté dans la légende avec ses ailes d'or. Mais je n'ai à t'offrir que ce mélancolique songe d'une arche flottante dans la nuit du néant.

Songe pleuré, emporté dans l'exil humain. Sorte de talisman collé à nos peaux et qui ne périra qu'avec elles.

De la mémoire se lèvent des déesses rieuses, penchées sur des sources fraîches où des lèvres qui furent jeunes, burent la liqueur de la foi et de l'amour.

Images vite dénouées, et qui ne remplacent pas la présence réelle, la réalité de jadis. Images jouant à la surface des abîmes du temps. Mais quand même, ce songe unique qui fut le nôtre, je veux dans cette nuit de mars, le ramener devant ton souvenir.

René Chopin

Tu portes ton cœur en exil comme l'autre René présentait le sien en écharpe.

Une liqueur pourprée s'en épanche qui fait songer aux après-midis de fin d'automne, au feuillage blessé, à ce soleil dont tu es le chantre appuyé, éloquent... Possédé du même rêve qu'Apollon en marche vers les royautés de l'azur.

Mais ton ascension hasardeuse est sans cesse abandonnée aussitôt que reprise. Distrait, tu lâches Orion, cachottier du mystère, Astérope, Taygète — ces anneaux que tu qualifias de fragiles, — pour revenir sur la terre charmeuse. Elle n'a donc pas perdu tout-à-fait son printemps... Dis ! Cette lune — celle que tu as imaginée presque humaine à force de l'avoir rendue souffrante, lasse donc parfois ta vision ? Il se peut vraiment que tu écoutes le chant de la grenouille, et ces mille et un bruits par quoi l'univers est frappé ? Passionnant miracle !

Le fils de la lune et des étoiles s'ébroue autour d'un hêtre. C'est l'hamadryade, la curiosité qu'il

en a qui nous restitue cet humain parti à la conquête du feu. Qu'il redécouvre la mythologie des arbres, faisant nique aux sylvains et aux nymphes.

Au cours de sa nonchalante promenade, rencontre-t-il encore cette Vénus des carrefours qui lui offrait, jadis, sa jeune sœur nubile ? D'autres tendres canailles, des morceaux pour la gueule d'un roi... Qui nous le dira ?

Un autre jour, tombant de l'aile des chérubins, il erre sur le gravier humide des bords d'une source où Naïs enfonce ses pieds blancs. Elle rit, renverse sa gorge ivre ; il s'agenouille, couche dans ses bras cette jeune personne idéale et terrestre. Et la source gémit sur les roseaux.

Mais quels sont donc ces badauds assemblés et qui lèvent les yeux au ciel, contemplant un cerf-volant qui joue avec la nue ? Dieu ! il avait oublié sa cravate sur l'horizon.

Frère, pardonne à ma fantaisie ou à mes nasardes. La nuit est profonde et triste, un besoin de rire m'est venu.

Frère, toi qui n'es pas nécessairement vêtu de noir, te souviens-tu encore de ces longues après-midis de décembre où tu versais dans une oreille flattée et attentive ces syllabes élues qui sont le langage des dieux ? Rappelle-toi cette humaine qui accueillait dans son âme énamourée le sanglot des

poètes, les féeries du rêve, le cri de la douleur des autres répondant à ses intimes détresses.

De toutes les ombres qui se pressent à la porte de ton cœur, c'est elle qui crée ton exil parmi les autres hommes.

René, René, sous le regard des étoiles, Amélie aux yeux deux fois clos, descend toujours à travers les nénuphars le fleuve noir de l'éternité.

Guy Delahaye

Comme une eau pure destinée à des fruits choisis et rares, je t'ai gardé pour la fin.

Tu soignes des fous, à Saint-Jean-de-Dieu, où des gens voulurent, un jour, me mener parce que j'étais plus malade que d'habitude. Sans doute, m'aurais-tu accueilli avec une dilection particulière, et cette pitié qui mouillait aux temps jadis tes yeux de saint. Mais cet accueil eût été troublé par la venue de ces corbeaux laïcs qui, un à un, suivis de leurs femelles aux goûts de catastrophe, se seraient penchés sur moi pour voir si je me sentais sur un lit de roses ou sur celui de Procuste.

Par un miracle de ton Dieu, Guy, ton Dieu que nous priâmes ensemble à Saint-Jacques, ils ratèrent leur coup. (Mais c'est une histoire que je ne veux pas raconter. J'ai mieux que cela à dire). Du moins, je le pense.

Ce grand captif oppressé par ses chaînes, cet archange déchu qui se souvient encore de son ciel

noyé, Nelligan, le bien nommé, tu le promènes au jardin. Couvé par ta sollicitude, tu tâches de ressusciter cet univers enchanté où jadis il fut roi. Roi des mots et des phrases, prince amusé des légendes et du secret des cœurs. Ah ! non, tu n'avais pas besoin d'un autre malade.

Mais, j'en suis sûr, tu pries le destin qu'il écarte de mes frêles épaules le poids de ses ombres mauvaises, ses Pélions et ses Ossas de détresse. Merci, grand frère !

J'ai pourtant à te chercher noise. Et, sans sourciller, je viderai ici cette querelle. Tes « Phases », tu les a mises sous le boisseau avec des airs de dépouillé — ceux de François d'Assise. Tes créations sont là, dormantes, dans un tiroir. Qui les en fera sortir ? Elles te supplient néanmoins que tu les laisses s'élancer vers le soleil d'or, jouer dans le grand espace blanc, sourire au bord des âmes qui sont sœurs de la tienne. Et, geôlier de ces divines captives, tu vas et viens, sourd à leurs reproches. Délivre-les : elles ont faim et soif. Aie pitié pour toi-même, toi qui as déjà tellement donné aux autres. Penses-tu, vraiment, que Dieu te sait gré de ton silence ? Illusion d'un cœur que tu humilies à plaisir, d'un cœur saturé de sacrifices. Non, il veut savoir comment le cri peut trembler sur ta lèvre, et ton cœur, confesser sa misère ou ses épiphanies.

Que tu dédaignes la prière des humains, soit, mais celle qui te vient d'un ciel où tu seras un jour...

...Saint Guy, priez pour nous, les mauvais : René, Paul, Sixte.

JOURNAL DÉCHIRÉ

EXTRAITS

Journal déchiré

—

Extraits

....

Il eut la sensation que des mots, même jetés au hasard — pour briser le silence — violeraient la solitude qu'il traversait, et il se tut plein du désespoir dont il était envahi. Il mordait ses lèvres de crainte qu'une chanson ne s'en échappât. Le désir de sympathie qui remuait en lui et le poussait vers des choses muettes et végétatives, il le refrénait, l'étouffait. Et il était effrayé de se sentir si seul, si abandonné. Sa volonté allumait au-dessus de lui-même une faible lumière dont il s'éclairait, et il tordait ses mains de détresse : n'être plus qu'un esprit veillant sur une chair vaincue, attaquée de meurtrissures, une chair qui, semblable à une source lointaine et présente à la fois, pleurait en lui.

Et voilà que devant son souvenir le visage de Françoise lui apparut, montant du tréfonds de lui-même, comme d'un sachet de roses mortes se lève, parfois, la figure du désir ou du regret.

Françoise ! Elle l'avait tant aimé, cette pauvresse si belle qu'il avait recueillie, un soir, et portée dans ses bras sur sa chaise-longue.

Il ne lui avait offert que le don de son amertume et de sa bonté. Mais ils avaient tous deux bientôt compris que des abîmes les séparaient. Et il avait eu une si profonde pitié d'elle, de sa détresse, de son malheur et de ses sanglots. Mais rien n'était resté de ces courtes entrevues, de cette rencontre, si ce n'est le parfait silence, et puis cette tristesse secrète où dorment les souvenirs et le néant des affections humaines.



Peut-être ai-je trop vécu pour aimer encore entièrement ?

Peut-être que je souille de mon angoisse et de mes détresses secrètes le moindre de vos mots ;

Que vos gestes, je sens qu'ils s'adressent à un souvenir, à je ne sais quels dieux tombés derrière un horizon imbrisable.

Que vos larmes, vous les répandez sur un front absent.

Que cette prière qui tremble au bord de vos lèvres, c'est à des souhaits qui ne furent pas exaucés, et non à moi, penché sur vous, fouillant de mon regard halluciné ce front où je tâche vainement de déchiffrer les secrets ?

Suis-je né pour souffrir, lever dans la nuit des bras lourds de l'inquiétude humaine ?

Mon Dieu, aurez-vous pitié de votre créature ?

***

... Il vit sur la route un gamin ébouriffé qui courait. Il était vêtu de guenilles, et son visage respirait la plus éclatante jeunesse. De grands yeux noirs illuminaient une figure joyeuse où flottait un rire. Tant de misère et de joie lui semblait un paradoxe insupportable.

Il arrêta l'enfant dans sa course et lui adressa quelques mots :

— Que cherches-tu ?

— Je veux des roseaux, répondit-il.

— Tu n'en trouveras pas ici.

— Je cherche quand même.

Il eût voulu le retenir pour rompre le silence et la monotonie de la route, sentir un être humain fait de la même chair et du même sang, et non

plus cette immensité d'une route vide qu'il peuplait de fantômes.

Mais l'enfant s'enfuit en courant, apeuré, lui jetant son regard et son cri.



... L'émotif n'a pas d'habileté ou peu s'en faut. Il est devant vous gonflé de son cœur, de sa sensibilité qui remplit tout son être, et au point qu'il est toujours près d'éclater.

Il roule en lui-même l'image, le mot qu'il empreint de sa passion ou de son désir. Les paroles qui sortent de ses lèvres sont des vocables privés du sens qu'il voudrait y mettre, d'une signification qu'il ne comprend pas lui-même. Maintes fois, il a senti monter à sa bouche le cri qui le délivrerait, et ce cri s'est étouffé en lui. Maintes fois, il a arrêté sur le bord de ses paupières une larme révélatrice et il brise dans un cœur angoissé le sanglot qui serait un aveu.

Il dresse alors ses embûches, organise des manèges, mais dans le désert d'une solitude peuplée de sa vision ou de son amour.

***

Vil instrument de la nature.
Dis-moi au moins merci !

***

Quel scandale !
Suzanne qui ne voulait pas faire plaisir aux vieillards. Ils l'auraient si bien payée.

***

On a dit beaucoup de mal de la vieillesse. C'est une erreur. Elle ne se permet plus aucune illusion sur elle-même et la nature en général. Et elle paie les plaisirs qu'elle se donne.

***

Parfois je zèbre sa tromperie de quelques paroles acérées et lucides qui la troublent, la gênent et lui font prendre un air faussement navré.

Elle commence à m'estimer beaucoup. Alors je ris aux éclats, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang. Puis je gâte tout par des approches, par cette entrée dans le chemin où l'homme abdique son orgueil et sa... souffrance.

*
* *

Est-ce que vraiment j'aime encore ? Je crains que ma lucidité m'empêche de prendre un plaisir inédit, un frisson nouveau à la comédie de l'amour.

*
* *

Quelle est donc cette ombre qui se glisse le long du couloir ? Des mains tremblantes menacent de laisser tomber l'assiette aux fraises. Un baiser donné à un autre... Le coup de poignard au dos... Cette ombre pourra-t-elle se rendre jusqu'à la cuisine ?



DISJECTA MEMBRA

L'Assomption de Ruth

AVANT-PROPOS

Vous allez descendre dans la rue, abandonner ma solitude, peut-être solliciter quelque intérêt. Je veux parler de vous, Ruth, Tristan, Carol... Mais comme je vais maintenant me sentir déserté de ne plus vous avoir près de moi, nourris que vous étiez de ma substance et de mon sang ! Je vous cherche déjà dans toute ma demeure, vous appelle par votre nom, essaye encore de converser jalousement, secrètement avec vous, mais cela devient inutile. Vous ne m'appartenez plus.

Je suis pauvre à jamais de votre présence... enfuie.

Et sur votre portrait, Ruth, je contemple vos lèvres qui commencent à se flétrir.

PREMIERE PARTIE

L'angoisse de Tristan

Malgré sa fatigue, il s'entêtait à ne pas s'arrêter dans une auberge de la route. Il avait rompu tout commerce avec les humains et il se repaissait de la solitude, des arbres, du silence, de la nature qui le reposait de tant d'agitations stériles, de la banalité des routines journalières. Trois jours durant, il se refusa le repos. Il se nourrissait d'un morceau de pain qu'il avait acheté, en courant, dans une boulangerie de village et il s'abreuvait à l'eau des sources rencontrées. La nuit, il se couchait près d'un arbre, enroulé dans son manteau. Momentanément, il avait vaincu la crainte et les dieux mauvais qui avaient si longtemps hanté son sommeil. A l'aube, il se remettait à franchir les distances avec une résolution accrue.

Et c'étaient des vallées souriantes et herbues ; plus loin, un pays plat, sans grand attrait. Il allait, tuant le temps, les sollicitations de son cœur et de sa pensée. Il détruisait en lui les désirs et les rêves d'un monde qu'il venait de quitter, et sous ses pas les branches d'arbres écrasées semblaient crier et se plaindre. Il n'écoutait plus ses souvenirs les plus chers ; il abolissait, par sa volonté, la puissance d'une époque qu'il avait saturée de son angoisse et qui, malgré tout, avait piqué sa curiosité, suscité des enthousiasmes. Comme s'il eût assisté à un naufrage, il apparaissait devant un univers semblable à celui d'hier, mais dont il reconnaissait à peine la figure. Et il avait l'impression d'y être jeté nu, à jamais dépouillé de foi et d'ardeur. Il s'intéressait, néanmoins, à se voir différent et changé dans un monde qui, pour lui seul, s'était modifié. Pourtant, c'était le même ciel, la même terre, les hommes construits sur le modèle immuable. Mais ses yeux ne les regardaient plus avec le même regard ; il ne les avait jamais vus comme ils étaient à présent ; il ne se souvenait plus de la joie ou de l'indifférence, ou encore de la haine qu'il avait pu concevoir à leur sujet. Ils étaient devant lui comme des choses privées de raison d'être, des absurdités livrées aux déchéances, à la joie et à la peine. Ces déchéances, cette joie et cette peine, il ne s'en rendait plus bien compte, mais il savait qu'elles se formaient et se déformaient

et qu'elles étaient le lot secret de chaque homme. Au fond de lui-même, la connaissance de l'homme, de son destin — grandeur ou misère, les deux mêlées — existait, mais parce qu'il avait trop connu le chagrin et l'illusion, la notion d'une humanité autre naissait en son esprit, peut-être aussi chimérique, mais certainement moins apte à exciter son désir de savoir, son amour ou sa détestation. D'avoir scruté l'humanité une fois pour toutes l'exemptait, semblait-il, de réviser son jugement. C'était, du moins, l'impression qui dominait en lui, la dernière table des valeurs à la lumière de laquelle il ébauchait une condamnation trop absolue. Toute chose était dénigrée ; toute chose frappée de discrédit, marquée par un destin hostile.

La route s'étendait à perte de vue. Ruban beige qui serpentait le long de l'espace et le mènerait aux confins du monde. A force de s'être habitué à elle, d'y avoir meurtri ses pieds, elle devenait une sorte de compagne inséparable. Elle était unie à ses pensées et à ses sentiments ; elle le portait vers de nouveaux départs, des aspects du monde inconnus, une délivrance dont il ne prévoyait ni la forme ni la couleur. Parfois, comme un frôlement d'ailes, l'apparition d'un espoir l'effleurait, en passant, d'une caresse. Il essuyait son front couvert de sueur et se reprenait à sourire. Toutes les velléités de jadis qui montaient, réveillées sou-

dain, de son cœur endolori, adoptaient une manière d'être, une réalité fictive. Il les flattait du regard de sa pensée, mais comme elles n'étaient que du rêve irréalisé, un soupir s'échappait de sa·poitrine, soupir de regret dont seulement il les pouvait saluer. Son drame intérieur se nourrissait ainsi de toutes les choses mortes qui gisaient en lui : projets, impressions, idées, souvenirs qui rebattaient de l'aile et l'enchantaient un moment de leur musique ressuscitée. Il en arrivait à oublier sa situation morale d'aujourd'hui, l'abandon où il se débattait, ce pèlerinage sans but, au hasard des chemins, qu'il avait entrepris pour calmer sa fièvre, dompter, par la fatigue du corps, les démons acharnés à le vouloir détruire, la pesante tristesse dont il fallait, coûte que coûte, briser les liens et faire taire la voix perfide. Il continuait à leur livrer bataille ; il s'obstinait à cette lutte où il savait bien qu'il détruirait la spontanéité de sa nature, les chansons ailées qui frémissaient encore dans toute sa personne. Allait-il connaître les sombres et arides royaumes de la volonté, souveraine de tout : des hommes et des choses, et renoncer à la fantaisie ? L'homme jeune, naïf, crédule, prompt à la ferveur, ferait alors place à un homme fabriqué de toutes pièces, produit de la peine et de l'effort de chaque heure, dénudé comme la plaine où l'orage a sévi, et comme elle nivelé. Adieu donc gerbes fleurissantes,

humbles fleurs du cœur épanoui, sensations douces et musicales, prenante ardeur qui s'agrippe aux choses et aux êtres ! Il irait, peut-être, jusqu'à ne plus se reconnaître lui-même dans la peur indicible d'un retour de ses souffrances de jadis et de celles qui étaient encore tout près de lui, mais que, pour se tromper, assoiffé d'équilibre et de possession, il s'efforçait à nier. Ceux qu'il avait connus autrefois ne pourraient soupçonner ce dur passage à travers le feu et dont il gardait, invisibles au regard, les traces certaines, les brûlures non éteintes.

Souvent, le ciel, — muet pour ceux qui ne savent le regarder, ni le comprendre, et qui lui ont dit adieu depuis longtemps, — servait de témoin à ses luttes, lui faisait don de son mystère et de son silence. Il y savait découvrir l'harmonie et la beauté. Le jour, sous son dôme de lumière, la création terrestre, éclatante dans son élan de force et de vie, s'emparaît de lui pour qu'il en éprouvât, par la raison cordiale, le charme et les réalités. La nuit, comme un adolescent qui veut la richesse et la gloire, il appareillait son rêve vers les étoiles. Et il s'élançait, oubliant ce qu'il savait, reporté par l'illusion et l'espérance.

Il lui paraissait s'éveiller parfois d'un long cauchemar durant lequel ses volontés, ses espoirs d'homme, sa vie de l'esprit, ses goûts d'âme, s'étaient annihilés. Peu d'êtres, croyait-il alors, avaient

moins de racines que lui dans la terre. Il avait tellement rêvé ! Il n'était qu'un figurant, un homme qui passe sur le rideau mouvant des apparences, une ombre où le vent joue. Lui qui avait souri à des attaches solides et durables, il ne se sentait désormais tenu à aucun lien résistant ou bien les liens qu'il chérissait lui semblaient menacés. Il n'avait pas encore, à lui, une demeure dont il eût épousé la chaleur capitonnée, l'intimité, le silence. Il était triste de toutes ces joies qui lui avaient manqué ; dans son âme lasse, il souffrait de cette privation. Ce qui composait le fond de sa tristesse, c'était cela, cette absence, cette aspiration secrète vers la terre ferme où il eût voulu empreindre sa marque d'homme. Le rêve ne suffisait plus à remplir son esprit et son âme ; c'est à la réalité qu'il en voulait de l'avoir trahi, à la nature qu'il chargeait de tous les crimes, aux circonstances qui l'avaient desservi. Il n'oubliait pas, certes, de s'accuser en même temps qu'il condamnait ceux qui s'étaient acharnés contre lui. Après de longues années de crise, où la personnalité d'un homme se modifie à l'insu de tous dans ce désert de tristesse qu'est parfois le cœur humain, il s'était, de toutes pièces, et par un effort désolé de sa volonté, créé une sérénité amère. Il traînait, avec un sourire sur les lèvres, des pas de désabusé ; il s'imposait de croire encore. Mais le jaillissement, la spon-

tanéité, l'ardeur de vivre étaient taris. Il survivait à l'homme de jadis, ne se consolait pas d'être ce fantôme qui, grâce à une rare ivresse, récupérait si rarement la joie et le rire des jours de jadis.

... Par la pensée, il revenait souvent en arrière, sur les dernières années qu'il avait vécues, si cela s'appelle « vivre » que de les avoir passées en proie à toutes les agitations de la pensée et les tourments du cœur. Il était surpris que le souvenir qui lui en restait ne fût pas davantage cuisant, insupportable. Elles avaient existé et plus rien n'en demeurait qu'une réminiscence qui, peu à peu, s'estompait d'une ombre injurieuse. Il n'avait pas cru, pourtant, qu'elles dussent jamais sortir de sa mémoire ou descendre en lui ainsi qu'une poussière indifférente. Aujourd'hui, il les comparaît, ces années de souffrance, à ceux qui firent partie de notre vie et qui reposent dans un cimetière ignoré autour duquel l'oubli s'est fait tout entier. Mais ce détachement actuel ne s'était pas produit soudainement. Et il se flattait, sans doute, un peu de leur abolition, à ce moment de son existence, car il se sentait comme une ville dépouillée, mise au pillage, et qui, malgré ses ruines, conserve encore un peu de sa physionomie d'autrefois, les signes visibles, néanmoins, de son épanouissement d'hier, des témoignages divers, quoique mutilés, de sa

force, et sur des remparts croulants, des couronnes de verdures, je ne sais quel sourd espoir de résurrection. Cette comparaison plaisait à son romantisme, à ce manège intérieur qui, dans le fond de son être, créant des analogies, l'incitait aux mirages. Peut-être que ce jeu flattait une manie commençante de vieillard qui se console de n'être plus jeune par des imaginations qui reculent la catastrophe, qui ne se rapproche plus qu'en pensée de ce qui est jeune, triomphant, éternel, et pallie l'irrémédiable avec des songeries de désastres, de forces trompées, de destinées arrêtées dans leur essor, de pièges où certains hommes connurent, avant la mort définitive, un trépas préalable. Ce lui était, en tout cas, chose incompréhensible maintenant que ces après-midis au Luxembourg, où écroulé sur un banc, transi de frayeur, il regardait les branches des arbres rasant la terre et sur lesquelles son attention fiévreuse se posait comme sur une oasis qui le distrayait de lui-même, tout en augmentant son épouvante et sa soif. Il était alors comme un être d'où la pensée s'est enfuie. Rien qu'une âme souffrante dans un corps qui souffrait aussi : une pauvre machine humaine détraquée, lancée dans le délire, et qui ne sait s'arrêter. Le démon de l'angoisse le tenaillait. Il n'avait plus ni regards, ni goût, ni désir, ni passions, rien de ce qui l'eût rattaché à ceux qui le coudoyaient, si

ce n'est la passion de souffrir, et cela dans une totalité de détresse dont l'ampleur l'effrayait. Il avait beau, à ses heures de lucidité cruelle qui ramenaient sur lui-même un coup d'œil si aigu, si impitoyable, comprendre l'inutilité de ces douleurs-là, l'instant d'après il retombait dans un enfer d'âme qu'il emplissait de ses plaintes. Il en décuplait l'intensité par l'analyse, l'ironie qu'il savait tourner contre lui-même. Et il était ce malade hagard, pantelant, traqué, impuissant à guérir et qui, dans un miroir, riait de dégoût et de colère à sa misère. Il était humilié par les folies de son cœur, les sensibilités multiples qui se livraient bataille et en venaient à tarir, il se le disait, le moi véritable que dans son espoir de vivant, malgré tout, il voulait sauver des carnages dérisoires.

Que de fois il avait cherché la compagnie de gens grossiers pour oublier, tâcher d'oublier le drame qui se jouait en lui, à l'insu de tous ! A force de connaître à chaque instant du jour la souffrance sous ses divers aspects, sentir son orgueil déchiré et crucifié, sa sensibilité atteinte de toutes parts, la parole humaine se refusait à passer sur ses lèvres ; elle s'éteignait dans cette région de l'être d'où partent les cris, les indignations, les révoltes, l'adhésion. Et il écoutait ce qu'on disait, ailleurs, distrait, perdu dans un songe désert, souriant néanmoins comme à un bruit de notes frappées sur un clavier et qui trouaient sa fixité douloureuse.

Il avait fréquenté les faux délicats, les dénigreurs de tout et de rien, et il avait éprouvé auprès d'eux un malaise plus indicible encore.

Un jour que, caressant un rêve, il voulut s'arracher à lui-même, pénétrer sa vie de silence et d'ordre, il apprit que le désir, sous ses formes les plus simples et les plus ordinaires, peut donner à l'illusion un visage encore plus décevant. Il souffrit alors davantage, et durant trois jours, étendu sur son lit, dans une solitude plus grande encore que toutes celles qu'il avait subies, il se disputa à la mort.

Puis, plus tard, après des prostrations et découragements quotidiens, un matin, comme sur une montagne dénudée dont une main sacrilège a arraché les herbes et les fleurs, parut le pâle soleil de la sérénité. Il consentit, quand les révoltes se calmèrent, à ce que cette douleur ait eu lieu, il alla jusqu'à en reconnaître la fatalité, et il souhaita de mourir.

Il reparut au milieu des hommes avec ce reste de confiance qu'ils avaient bien voulu lui laisser. Bien avant sa guérison, il se reprit à parler, à accomplir les gestes mécaniques de chaque jour. Il rusa de tout lui-même au point de faire croire qu'il était joyeux, mais un œil averti eût reconnu la fausseté de cette joie, l'amertume au fond de son sourire. Il s'enorgueillissait peut-être du tragique intérieur dont il était le théâtre, heureux et choqué de l'in-

compréhension de tous. A part soi, il méprisait ceux qui, comblés par la vie, lui prêchaient l'optimisme et la soumission, reconnaissant en eux des « sépulcres blanchis ». Il commençait déjà à entrevoir que le salut n'était qu'en lui.

Les hommes, impénétrables et impuissants à s'éclairer les uns par les autres, ne peuvent se porter que des secours misérables. Ce sont des étrangers dans l'ordre psychologique : ils ne parlent pas le même langage. D'ailleurs, il ne se sentait plus seul, car dans le désert qu'il avait parcouru, il avait cru rencontrer Dieu.

Comme vers une espérance jaillie des espoirs effondrés, il s'était précipité au-devant de lui, avec son cœur blessé et des mains suppliantes. Ce dieu naissait de ses souffrances et de ses agonies ainsi que jadis, dans son enfance, il éclosait des lèvres de sa mère, des limbes où remuait sa conscience mystique. Ses mains réapprirent à se joindre, et le rideau de ténèbres et de terreurs qui l'enveloppait était percé du cri de sa prière. Installée en lui, en intruse malfaisante, la désolation cependant n'en était pas chassée par ces supplications adressées à un être invisible. Mais il supportait mieux son fardeau. Devant un dieu découvert, il humiliait ses doutes et son orgueil... Battu par tant d'orages, il se tenait en sa présence dans l'attitude du pauvre en face du riche ; il ne savait que balbutier, raconter

ses luttes et ses déboires en des termes haletants ; avec les débris de ses ferveurs de jadis, il confessait une foi chancelante, pleine de réticences. Cet appel craintif à l'aide céleste l'apaisait. Il avait l'impression d'être entendu et écouté. Quelqu'un, dans la demeure d'éternité, se penchait sur son cœur déchiré, écoutait les sanglots qui s'en échappaient. Il ne se voyait plus comme un être perdu qui mendie inutilement du secours. Les portes de sa prison s'ouvraient sur un ciel habité. Et peu à peu, il remontait à la lumière.

A la lumière ! Mais une lumière parcimonieuse qui ne livre ses rayons que par intermittence pour ensuite le rejeter dans l'ombre, aux susceptibilités, aux doutes, aux débats de la conscience, à des interprétations fallacieuses qui ont des airs de vérité. Plus de nuit opaque où tâtonnent, en marchant, ceux qui y plongent. Une nuit que traversent parfois, les étoiles, la brise, l'appel des hauteurs ; un élan qui secoue des entraves, le désir d'apercevoir une vérité et de s'en saisir. Il donnait alors à sa misère un autre nom ; il avait la perception qu'elle se modifiait, mais c'était encore elle. Il ne s'en était pas délivré. De ce qu'elle avait adopté une autre forme, il éprouvait quand même sa réalité. Mais il espérait qu'un jour il la chasserait définitivement. Il se préparait à d'autres combats au milieu de l'oppression de sa nuit. La solitude morale l'ac-

cablait encore, il la voulait peupler, la remplir de chimères moins fatiguées que celles dont il avait orné le mur de sa geôle. Il était las de tant de rêves par lesquels il cherchait à s'évader du réel. Il voulait d'un réel abolissant sa vie imaginaire. De toutes les forces de son âme épuisée, il aspirait à une réalité qui remplacerait cet éden profané où il faisait tenir des dieux semblables à lui-même et qui, comme lui, étaient frappés de nostalgie et de caducité. Il se voulait et se voyait autre. Il s'appelait dans le possible, à une autre vie, à un mode de penser et de croire, éloigné de ce qui avait fait naître, jadis, en lui, la foi et l'extase. Dans sa fièvre, il se dressait, écoutant la grande voix mystérieuse qui parlait au fond de lui-même et d'où montaient, mêlés à des affirmations encore craintives, les pressentiments de l'avenir. Il cherchait dans son esprit et son cœur un appel irrésistible de délivrance. Il se cramponnait à ce qui n'était encore qu'une illusion : l'idée de l'impossible le brûlait comme une flamme A cause d'elle, il lui semblait qu'il n'était pas un vaincu total, un automate gémissant, enfermé dans une prison d'habitudes et de gestes dont il avait compris le néant. Il en recevait comme une caresse : celle qui passe sur le front des agonisants, des blessés, de tous ceux qui ont cherché et cherchent encore à briser les liens qui les enserrent.

C'est alors que s'ébaucha l'idée que son univers

moral était sur le point de se renouveler. Descendrait-il enfin parmi les vivants ? A ses yeux, il n'était plus cet humain misérable d'un monde condamné, pliant sous un fardeau de fautes et de hontes sans rémission. A travers les barreaux de sa prison, une voix lui parlait de la tendresse, du désir, de tous ces fragiles et divins appuis que tant d'êtres connurent et qui les aidèrent à vivre sur terre. Et il écoutait cette voix qui lui parlait.

Ses yeux disaient encore l'ardeur d'une prière inexaucée, la prière qu'il avait faite aux hommes et à la vie. Et sur ses joues que tirait l'angoisse, des larmes brûlantes roulèrent.

Il ramena sur son corps tressaillant et fiévreux son manteau qui était tombé jusqu'à sa ceinture et qui le faisait jaillir, pâle et torturé, au-dessus des ténèbres de la nuit finissante. Au dehors, une aube fouettée de pluie cinglait les vitres de l'auberge où il s'était réfugié.

Il se courba sur une table boîteuse, et la tête plongée dans ses bras, il se mit à sangloter comme un enfant.

DEUXIEME PARTIE

Augusta Foulque

Ceux qui la connurent jadis, ceux qui apprécièrent son charme et sa grandeur ont peine à reconnaître en cette vieille femme, ridée, cassée en deux, vêtue de noir, celle qu'ils avaient admirée et aimée. Elle n'est plus que le fantôme de la femme d'hier, une morte qui a survécu à des morts illustres dont elle fut la servante et la gardienne, une sorte de momie parlante qui, dans sa voix tremblante et brisée, a gardé quelques-unes de ces notes de cristal qui jaillissaient de sa bouche lorsque l'âge l'avait moins atteinte. Toute cette poussière qui la couvre et l'entoure, plaquant des reflets gris sur les meubles, le piano, la bibliothèque, le parquet, ce décor feutré où les chats, immobiles, semblent des sphinx qui pleurent silencieusement sur une gloire abolie, crie de détresse et d'abandon. On a l'impression

d'une mort ralentie, celle des choses, beaucoup plus touchées dans leur réalité qu'elle même qui, malgré sa vieillesse de recluse, témoigne, par des mots brefs, enfantins, tristes ou sublimes, de la jeunesse immortelle d'une grande âme. Ce cerveau si agile, si fin, cette sensibilité toujours en éveil, se rallumant au souvenir de ceux qui passèrent dans sa vie, jettent encore de beaux feux. Ce sont là, sans doute, des feux qui s'éteignent, peu à peu, mais ils émeuvent s'ils n'éblouissent plus. Ils consolent en nous apprenant que les années ne peuvent rien contre la délicatesse d'une âme, qu'elles n'ont pas entamé cette fidélité au souvenir, à l'affection, ayant trouvé en M[lle] Foulque un refuge inviolable. Cette femme, qui, durant quarante ans, a gardé intacte la chambre d'un frère mort à dix-neuf ans, laissant chaque chose à l'endroit où elle était lorsqu'il expira, offre un exemple curieux et touchant. Il y a, dans ce culte du souvenir, quelque chose d'unique. On peut rêver pour soi-même d'être servi par une telle prêtresse du souvenir. On aimerait être assuré, avant de mourir, de l'existence des vivants aussi acharnés qu'elle à nous défendre contre l'oubli. Car ce qui nous rend l'idée de la mort si odieuse, c'est la crainte de périr tout entier, de ne point laisser dans un cœur aimant un souvenir durable.

C'était un trépas adouci que celui de ces grands

hommes dont elle reçut les adieux suprêmes ; ils s'en allaient avec la certitude qu'ils vivraient à nouveau dans cette femme.

Aujourd'hui, on est frappé de l'abandon qui règne autour d'elle, de ce désert où elle achève de vivre. Quelques amis seulement daignent franchir un seuil qui vit passer tant de gens, tant de célébrités françaises ou étrangères, tant de cosmopolites attirés par la gloire du grand écrivain dont elle se fit une exécutrice testamentaire si purement dévouée. Beaucoup d'entre eux venaient la voir, poussés par la seule curiosité, désireux d'autographes et d'anecdotes. Elle qui avait connu deux ou trois grands écrivains méconnus de leur temps, mais dont la gloire commençait à percer dans des cercles intimes se voyait, à certains jours de réception, entourée d'une cour brillante de Français, d'Italiens, de Russes et d'Américains. Elle parlait, alors avec émotion inexprimable de Barbey d'Aurevilly, de Villiers, de Balzac. Une fraîcheur inouïe courait alors dans cette voix qui semblait, docilement, ranimer des fantômes. Effectivement, elle les faisait revivre par la chaleur de son regard, la suavité de ses paroles ; par mille et un détails elle les recréait devant nous en leur conférant une existence sublime. Elle les recréait ! Ils naissaient à une autre vie, celle du souvenir. Création dont le pouvoir est imparti à des êtres uniques : ressusciter en quelque

sorte des morts, faire jaillir soudainement par des impressions, une magie spéciale, la pressante hallucination de leur présence, cette vie mystérieuse, autre en quelque sorte, en marge de ce qu'a été la vie véritable. Ils ne perdaient pas, cependant, leur identité profonde. Ils étaient vrais encore, semblables à eux-mêmes, mais comme des photographies que le génie de l'artiste s'est plu à embellir. Leurs verrues et leurs faiblesses baignaient dans l'ombre ; leurs traits distinctifs — génie, âme, volonté, grandeur — saillaient en arêtes vives qui mordaient sur l'œil et l'esprit de l'auditeur.

Comme un dieu souriant de jeunesse et d'avenir, son frère sortait des eaux du Léthé et revenait parmi nous recommencer ses naïves confidences :

« Je crois que Dieu quand je suis né », etc...

Elle nous l'amenait par la main, mêlait son rire au sien. Elle évoquait les espérances qu'il avait fait concevoir et que la mort avait flétries. Le charme, la grâce, les promesses du printemps, renaissaient, ne semblaient plus un passé que l'on pleure, mais un présent qui, demain, va donner sa fleur et son fruit. Elle aimait souvent, et avec une chère insistance, à rappeler, d'entre les disparus, cette jeune ombre sacrifiée. De la sorte, elle l'arrachait à la fatalité des destins trop cruels.

Il y avait tant de tendresse, de pieuse affection autour de l'évocation de cette jeune tête que nous

étions ravis et, en même temps, humiliés de la faiblesse de nos souvenirs à nous, de la pauvreté de notre mémoire. Parfois, elle nous donnait de lui l'illusion d'une personne qui ne serait qu'absente. Des promenades, des actes, des faits de son frère, de ses études, de ses pensées, de ses rêves, elle nous traçait une peinture si actuelle que, pour un peu, en écoutant frapper à la porte et lorsqu'elle s'ouvrait, on croyait qu'il allait paraître, se joindre à nous, épouser notre destin dont il était pourtant un étranger si parfaitement éloigné et invisible. Miracle de l'affection et du souvenir ! Flot de paroles, pareilles à une musique funèbre, appliquées à chanter la louange et la vertu de ceux qu'elle avait connus ! On a peine à laisser percevoir l'idée de cette sorte de sacerdoce, exercé quotidiennement et tout ce qu'il renfermait à la fois de finesse d'esprit, de piété cordiale. C'était, dans l'ordre intime, une fonction rare, quelque chose qui défie la faiblesse de la mémoire, les conventions établies, d'ordinaire si languissantes et si froides, une passion d'outre-tombe qui, ne se satisfaisant pas de fleurir sans cesse les tertres, s'épanouissait dans son cœur et sur ses lèvres. Quelle attitude, en face de tant d'oublis et de méconnaissances, que celle de cette femme agenouillée sur des tombes et gardant dans son âme ses morts, comme une mère tient des enfants dans ses bras ! Quelle sublimité !

Mais cette préoccupation, ces soins donnés à ce qui n'est plus, ne l'arrachaient pas à notre époque. Elle vivait au milieu de nous, prenait part à nos joies et à nos peines, s'intéressait à chacun de ses amis. Le miracle s'élargissait, réalisé par cette femme qui était à la fois une vivante et une vestale, unissant en elle des vertus qui semblent contradictoires, fort difficiles à exercer dans leur plénitude par le commun des hommes. Aussi bien, nous l'admirions tous, à cause de l'action bienfaisante où elle se montrait si prodigue, même vis-à-vis du plus humble d'entre ceux qu'elle nommait ses amis, — de sa force morale, de cette tendresse dont elle avait su emplir, nourrir sa vie et celle des autres. Nous la regardions comme un modèle inégalé, une exception à la fois pétrie de réalité et de divin. Il nous semblait être en présence d'une personnalité extraordinaire, soumise à la tyrannie enveloppante de ce qui n'était plus que des poussières, et par ailleurs inclinée sur la souffrance des hommes d'aujourd'hui, la berçant dans ses bras maternels. Elle n'était pas comme nous autres, mortels chétifs, dominée par le temps ; mais elle paraissait s'être liée à lui, comme enchaînée à une loi d'amour et de beauté.

Tristan parvenait mal à dissimuler l'émotion qu'il éprouva, en se retrouvant, après des années, chez M[lle] Foulque. Le passé, celui d'hier, et des jours

écoulés, le pressait de son étreinte. Il n'était pas dégagé de toutes les influences qui avaient pesé sur lui, et malgré son amertume et sa détresse venues de soucis et de craintes plus présents, mal domptés, il gardait encore trop en lui le souvenir de l'existence de jadis où Mlle Foulque avait pris part, pour n'être pas repris par cette atmosphère, subir le charme mélancolique des appels, les pâles et captivantes griseries des jours de sa jeunesse. Silencieux, il laissait errer ses regards sur ce salon où il était venu tant de fois, et un plaisir secret s'insinuait en lui de retrouver chaque chose à sa place : meubles, tableaux, livres, miroirs. Après tant de catastrophes survenues durant ces dernières années de ruines et de deuils, il revoyait une maison qui, dans l'universel changement, conservait la même physionomie ; les choses habituelles lui parlaient de fixité, de constance non ébranlée. Il était reconnaissant aux dieux de cette constance-là, d'y découvrir une douceur humaine sauvée de la destruction. La demeure de Mlle Foulque avait été épargnée. Celle qui l'habitait avait, certes, beaucoup vieilli. Et il avait eu un recul involontaire, quoique vite réprimé, en apercevant son amie. Elle paraissait si jeune, si éclatante de santé et d'esprit, le jour où il lui avait dit adieu pour une longue absence, qu'il s'était imaginé la revoir telle qu'elle était jadis. Dans une première visite, seul

avec elle et ses chats, ils avaient remué des souvenirs communs, parlé d'absents tendrement chéris. Sous le charme bienfaisant de ces souvenirs, la peine de Tristan se trouvait allégée, à moitié fondue. Mlle Foulque avait opéré ce miracle.

Aujourd'hui, il semblait presque heureux d'avoir repris sa place dans ce salon, à des jours convenus, et d'y apercevoir I..., rencontré à Aix-les-Bains. Mais il cherchait vainement certains visages : des fauteuils étaient vides. Ces absences l'inclinaient à la tristesse. Ses yeux se mouillaient de larmes furtives. Il prenait une conscience nette et précise de la fuite du temps. N'avait-il pas toujours senti, comme un outrage, ce glissement des heures qui se déroulent, le vide qu'elles creusent dans une âme ? Un moment, néanmoins, la levée dans son souvenir — ainsi qu'une apparition — des heures enchantées de sa jeunesse, l'enivrait. Eclairs sur les mers mortes, fusées vite éteintes dans son ciel intérieur, ténébreux, secoué d'orages.

Aussitôt après, il gémissait, à nouveau, à la pensée que jamais plus celles qui allaient venir n'auraient l'aspect, la couleur, le goût de celles de sa première jeunesse. Il rêvait au parfum des fleurs de ce temps-là, à cette figure du monde qu'il avait contemplée avec des yeux neufs. (Quoique présent chez Mlle Foulque, son esprit plongeait dans le passé). Il souffrait aujourd'hui de le voir différent d'hier,

de n'en goûter qu'une ivresse ralentie ou diminuée, de plier sous un charme pâli. Parfois, au hasard d'une promenade, dans une bouffée de vent, il retrouvait cette odeur qui jadis s'était associée à un délire, un enthousiasme, une croyance. Il en était à peine effleuré que déjà le prestige s'enfuyait, le jetant aux gouffres de sa désolation présente. La terreur croissait alors, envahissant son corps et ses pensées. Il se sentait crucifié à je ne sais quelle loi fatale d'évolution qui, pour lui, alors ne revêtait aucun sens, ne recevant d'elle qu'un morne écrasement. Et ses journées, privées d'espoir et de réconfort, lui semblaient un dédale au bout duquel il n'apercevait ni lumière ni salut.

Mais, tout à coup, son attention se posa sur Ruth de Villefranche qui venait d'arriver. Il l'avait connue dans ce salon et, tout de suite, une grande amitié s'était établie entre eux. Elle s'assit à ses côtés et ils entamèrent, à voix basse, une conversation.



La servante Marie vint annoncer :

« Sa Majesté la reine de Naples et Mme la chanoinesse de Néméthy ».

— Bonjour, chère Augusta... Pardonnez-moi de n'être pas venue la semaine dernière, j'ai eu tant à faire et j'ai dû rester auprès de sa Majesté qui souffrait d'une mauvaise grippe.

— Asseyez-vous, dit simplement Mlle Foulque en indiquant des sièges.

Elle souriait aux nouvelles arrivées, s'informait du médecin qui avait soigné la première, faisait mille recommandations, et revenant à ses préoccupations personnelles, elle nous apprit, sur un ton joyeux, que le *Hugo* de Barbey allait enfin paraître chez Crès.

Le salon se remplit peu à peu d'autres arrivants : Descaves, le conservateur du musée Balzac, M. de Royaumont, le chanoine X., Mesdames Rivière, de Pawlowska, Paul de Saint-Victor, Jean Lahor, Eugène Ledrain, Magdelaine Gaston Charles, Rosalie de Lamprecht, Madame Matza, P. de Rosaz, M. et Mme Julia, Louis Doyon, Gosset, Claude d'Habloville, le comte de Beaulieu.

— Je vous réserve aujourd'hui une surprise, s'écria Mlle Foulque. Si vous voulez être patients, jusqu'à six heures, vous verrez Nikto, revenue d'un long voyage en Europe centrale.

Tous les habitués de ce salon avaient entendu parler de Nikto, la dernière maîtresse de Franz Liszt, avaient lu son livre : *Souvenirs d'une Cosaque*, où elle reprochait au musicien de s'être séparé d'elle après avoir dissipé sa fortune. Barbey d'Aurévilly, dans les *Bas-Bleus*, s'était élevé contre cette tentative de déshonorer un vieil amant. La cosaque,

cependant, ne lui en tint pas rigueur. Quand elle publia, chez Lemerre, les *Infernales,* elle dédia son livre à la mémoire de « l'auteur admirable des *Diaboliques* ».

C'était une femme singulière, mystérieuse, faisant de courtes apparitions à Paris, et repartant pour des destinations inconnues. Elle avait été très belle. On chuchotait même que Bismarck... François Laurentie, qui était allé chez elle un jour, aperçut au mur de son appartement le portrait du chancelier de fer.

Les amis de Mlle Foulque commençaient de cacher mal leur impatience de la voir, car six heures étaient déjà sonnées, et la Russe n'était pas arrivée. Mlle Foulque raillait leur nervosité.

Soudain, la porte s'ouvrit, livrant passage à une femme sans chapeau, coiffée d'une perruque blanche, portant des vêtements noirs d'homme, et, dans une main, un fouet de chasse. Ses jambes se perdaient dans de hautes bottes de cuir, luisantes, impeccables. Elle s'avançait lentement, les traits tirés sur un masque de morte. C'était Nikto.

Elle embrassa Mlle Foulque, s'assit près d'elle, caressant d'une main distraite, les yeux perdus dans un rêve, la fille de Demonette que la maîtresse de maison tenait sur ses genoux.

— Et ce voyage en Europe centrale, en revenez-vous satisfaite, Nikto ?

— Non, chère Augusta — et ses paroles tombaient lentement, comme des pièces de monnaie qui s'entre-choquent — la face du monde est tout à fait changée. L'Europe est travaillée par des forces barbares. On doit tout craindre des années qui vont venir. Il semble bien que la sauvagerie humaine ne soit pas encore apaisée après tant d'horreurs et de bêtises innombrables. Nous assistons, je le crains, à la fin du monde.

— Je souhaite que vous vous trompiez, répliqua Mlle Foulque, et que cette aspiration de tous vers le calme soit enfin exaucée. Mais il se peut que vous n'ayez que trop raison. Nous ne pourrons pas survivre, nous, à ce qui nous avait enchantés et qui va disparaître, d'après vous, avec les habitudes et les mœurs d'autrefois. Nous allons partir nous aussi pour faire place à d'autres vivants qui comprendront mieux les temps nouveaux.

— Oui, j'en ai peur, mais avant cette fin que je pressens prochaine, je désire donner un récital Chopin à la Salle de Géographie. Je fais annoncer ce récital dans tous les journaux de Paris. J'espère que vos hôtes, Augusta, me feront l'honneur d'y assister. Ce seront mes adieux à la musique.

— Certainement, reprit Mlle Foulque, et j'ai encore beaucoup d'autres amis qui ne sont pas ici, mais qui iront à votre concert. Je vous dresserai une liste de noms que je vous enverrai demain.

— Merci, Augusta, et, disant cela, elle s'empara de la chatte qu'elle pressa dans ses bras et couvrit de baisers.

Mais la porte s'ouvrit à nouveau, et Marie, d'une voix forte, dit :

« Mme la Comtesse Villiers de l'Isle Adam ».

Et l'on vit apparaître une grande femme, mince, décharnée, livide, à la démarche humble, couverte de haillons, qui s'inclina profondément devant la maîtresse de la maison.

Ruth et Tristan se levèrent bientôt après, et vinrent saluer Mlle Foulque qui les reconduisit jusqu'à la porte.

— N'oubliez pas, cher Tristan, notre rendez-vous de mardi, 14 avril, rue Rousselet, Nous reprendrons, n'est-ce pas, notre pèlerinage interrompu par ces dernières années affreuses. Je m'y rendrai à quatre heures et vous attendrai devant la porte.

— Non, chère mademoiselle, je serai ici à trois heures et demie, et vous conduirai en auto à la demeure de notre grand Barbey. Voulez-vous me permettre d'amener Ruth de Villefranche ?

— Mais certainement ! Je serai ravie si Mademoiselle désire fêter avec nous l'anniversaire de M. d'Aurevilly. Merci, Tristan, vous êtes le meilleur des fils, car vous savez, Mademoiselle, que c'est mon fils d'Amérique.

. . . .

TROISIEME PARTIE

Ruth

Tristan s'abandonnait à la joie de la revoir, de se trouver face à face avec elle, de la sentir en chair et en os, — et non plus seulement dans son imagination — de toucher à nouveau son cher visage. Cette semaine de séparation l'avait exaspéré. Raisons de santé, obligations sociales, il eût voulu écarter tout cela. Il souffrait vraiment d'avoir été obligé de partir, d'être resté si longtemps sans converser avec elle. Une semaine écoulée sans tête-à-tête avec Ruth lui paraissait un siècle. Il ne goûtait de réel plaisir qu'en sa présence. Car l'un et l'autre semblaient faits pour se comprendre, et, sauf quelques goûts ou idées qui les divisaient, une grande sympathie, une même conception de la vie les avaient fortement liés. Ils se désolaient à la pensée d'une

absence de plusieurs jours. Jeux sournois du destin, rupture offensante de la continuité amoureuse. L'absence leur paraissait une nuée obscure, grimaçante de menaces.

Ils avaient besoin de se rencontrer afin d'accorder leurs pensées, échanger aussi leurs impressions touchant les événements du jour ou du mois. Une pièce nouvelle, la parution d'un livre de poète ou de romancier, faisaient naître entre eux des thèmes incessants, des analyses sourcilleuses. Discussions, condamnations ou louanges. Ils prolongeaient le plaisir en tâchant d'en épuiser les raisons par l'enthousiasme ou l'examen.

Tristan allait la revoir. Depuis quelques jours, il imaginait cette nouvelle entrevue, l'idéalisait, lui prêtant, avant qu'elle ne se produisît, la vie de l'immédiat et de l'âme. Ivresse de presser dans l'esprit une réalité avant qu'elle naisse dans nos bras, sous nos yeux. Elle serait, sans doute, différente, car la réalité n'est qu'une pâle image du rêve lorsqu'il s'accomplit. Ou elle brille d'un éclat qui n'est point dans le rêve. Quoiqu'il en fût, il se sentait heureux à l'avance de sa soirée ; il établissait un plan de discussion et il s'enchantait des phrases amoureuses qu'il lui murmurerait. Il prenait plaisir à tracer des promenades imaginaires dans des quartiers excentriques où elle refuserait d'aller ; il proposerait des départs absurdes qui

lui arracheraient des rires et la plongeraient dans l'étonnement.

Il lui ferait confidence de mille détails de l'existence quotidienne. Il lui parlerait de ses dernières lectures, de quelques poésies dont il avait admiré le frémissement passionné. Rien ne lui serait caché. Il ouvrirait son âme toute grande pour qu'elle le connût en entier, ivre de se livrer ainsi afin de l'enchaîner, par une confiance totale, plus profondément à lui.

Leur amour se resserrait davantage. S'il conservait la flamme des premiers jours, il acquérait de la profondeur. Il s'habituait à exister, à prendre des formes multiples, à se saturer de la lumière, de toutes les impressions qui arrivaient du dehors ou du dedans d'eux-mêmes. Ils le façonnaient en lui imprimant un double visage. Le temps était défié, car ils lui construisaient des chaînes solides auxquelles s'ajoutait sans cesse un nouvel anneau. Ils l'approchaient des vérités les plus certaines pour qu'il y puisât une force accrue.

Ils s'entraînaient à une compréhension plus large et plus étendue. Ils voulaient donner à cet amour toutes les raisons d'existence, les soifs d'admiration, les curiosités du savoir, l'approfondissement de la découverte d'eux-mêmes au milieu de la quête des sensations de l'art et de la beauté. De la sorte, ils cherchaient à le sauver des atteintes perfides et

cruelles de la durée. Ils s'armaient contre elle de toutes les armes possibles. Raisons du cœur et de l'esprit, volontaire étouffement d'un scepticisme, chez eux déjà si éveillé, qui les avaient, tant de fois, désarmés devant une réalité soudaine, devant la négation qui formait le fond de leur nature. Ils fermaient les yeux aux avertissements intérieurs et aux clartés désespérantes.

Ils rusaient contre les pièges sans cesse tendus sous leurs pas ; ils contournaient l'obstacle de crainte d'être brisés par lui. Et il leur arrivait, à des heures où ils se surveillaient moins, de sentir monter en eux toute une mer de pessimisme avec ses remous d'accablement et ses tentations d'abîmes. Prisonniers de leur passé, de la connaissance de la vie, ils élevaient, en dépit de cette connaissance, un temple d'amour où ils allaient se réfugier, tremblants et heureux. Ils avaient une conscience éclairée des menaces de ces forces obscures qui militent contre l'amour des êtres et ils livraient bataille dans les ténèbres du cœur et sur le plan de la vie véritable. Leur volonté dominait ces menaces, leur volonté les tenait transis, enlacés, avertis, prêts à vaincre. Et ils s'émerveillaient de n'être pas encore emportés par le flot des contradictions, de durer dans la perpétuelle mobilité des événements et des êtres.

Tristan, attendu, se présenta chez Ruth. Sa mai-

son, c'était elle. Comme elle ornée, avec un soin minutieux, d'un luxe d'objets. Elle n'était ni moderne, ni ancienne : pas de style unique, mais un assemblage de statues, de tableaux, de soieries, de bibelots qui traduisaient ses goûts, son caprice. Une bibliothèque où se rencontraient les chefs-d'œuvre de littérature ancienne et actuelle, les Grecs, les Romains, les classiques et romantiques français, des auteurs plus récents.

Des grès, des porcelaines, des sculptures antiques, des dessins d'Outamaro et d'Hokousaï.

Un papier capucine aux murs, des rideaux en velours de la même couleur. Des guéridons où, pêle-mêle, voisinaient des coffrets de laque, des colliers, de minuscules objets d'ivoire, d'onyx, de cristal de roche.

On lisait ces mots sur un carnet ouvert : « Avoir « soif et ne point boire. Ceux qui boivent n'ont « plus le désir de se désaltérer. Sentir l'eau d'une « source passer près de soi, y tremper sa main pour « calmer la fièvre et laisser la source courir... Qui « n'a parfaitement oublié les coupes où l'on a bu ? « et qui n'a eu la tentation de les briser ? On ne « se souvient que de celles où l'on aurait voulu « boire ».

Elle avait choisi son ameublement, ses chaises et bibelots avec lenteur et amour, dédaignant les

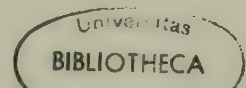
cadres et les objets uniquement jolis. C'était de l'authentique, de l'original qu'elle avait voulu pour ce home où elle s'était constitué une sorte de refuge, un lieu d'étude et de ferveur dans la contemplation des chefs-d'œuvre. Chacun de ces trésors amassés arrachait chez elle un enthousiasme qui, en raison de son intensité, pouvait paraître juvénile, mais cette exaltation était remplie de raison et d'intelligence. Rien qui fut assemblé au hasard. Sa connaissance de la valeur de chaque objet, la sûreté de son goût dans leur disposition, conférait à cette maison où elle avait fait tenir des richesses d'art un prix inestimable.

Parmi ces merveilles, elle n'avait rien d'une intruse fourvoyée dans un musée et qui ne sait ni voir, ni comprendre, ni admirer. Un charme souverain émanait de sa personne, et ce charme augmentait à mesure que se déroulait sa conversation, parfois flottante comme une liane caressant les objets qui l'entouraient en les vêtant de poésie ; à d'autres moments, débordante d'ironie, impitoyable, châtiant avec vigueur les insultes faites à son idéal d'artiste. Sauf au bal masqué, sa façon de s'habiller n'offrait rien d'agressif. Elle n'arborait pas chez elle les pyjamas dernière mode qui, certes, auraient crié dans cette atmosphère. Des tuniques serrées à la taille avec un cordon de soie ou une chaînette d'or. Elle régnait ainsi, simple et compliquée,

capricieuse et raisonnable, prise de rêveries lointaines, et cependant amusée du réel. Elle régnait avec grâce et esprit. Quelquefois lancée dans un monde d'idées sombres, et proclamant quand même sa foi dans la beauté, une beauté exilée du siècle présent, ne descendant sur terre que pour y faire briller un instant des lueurs, et remontant aussitôt dans son ciel. Créature d'esprit, amoureuse des manifestations de la pensée créatrice et, à la fois, avide de sentir toute la joie de la terre.

Tristan causait depuis une heure, égrenant des paradoxes, se plaisant à remuer ensemble des idées et des mots. Soudain, elle eut un geste las, et penchant sa belle tête ardente, elle se mit à jouer avec le collier de perles qui entourait son cou. Cette conversation l'énervait ; elle en devinait le caprice, l'arbitraire, la folle fantaisie. Elle eût voulu qu'elle cessât, tout en sachant bien qu'elle l'aurait fait rebondir elle-même si Tristan avait interrompu le cours de ses divagations.

Lui, qui la savait remplie de contradictions, tâchait, au contraire, de prolonger la causerie et, pour la nourrir, il y jetait les mots les plus étranges, les plus illogiques, comme sortis d'un rêve incohérent. Elle tressaillait, le rappelant à la réalité, lui disputant le terrain avec une énergie rallumée. Il s'amusait de ses sautes d'humeur et de ses indignations gratuites. Il redevenait soudain sérieux,



puis, hypocritement, à la faveur d'un moment de silence, et feignant de dormir, il risquait un mot blessant, une parole déplacée. Ouvrant à demi ses paupières, il étudiait sur le visage de Ruth l'effet de sa tactique. Elle protestait à nouveau. Alors, il éclatait d'un rire irrésistible qui perçait le silence de la maison endormie. Agacée, se sentant prise à des traquenards trop faciles, elle lui jetait à la figure ce qu'elle considérait comme une injure : " Gavroche ! " Lui, au contraire, était ravi de sa colère et des mots spontanés qui la traduisaient. Il prenait plaisir à lire dans cette âme compliquée et qui dans toute chose cherchait à saisir un sens fuyant, une interprétation neuve et déroutante. Mille desseins, plus subtils les uns que les autres, s'engendraient dans ce cerveau fin et moqueur. Moqueur d'une réalité dont elle n'épousait pas toutes les limites, quoique ces mêmes limites parfois l'amenaient au ravissement. Bercée par le rythme de son âme, les vérités adoptaient une couleur charmante ; elle se lançait à toute allure dans un univers créé à son image et voulait vous y entraîner. Elle affectait souvent l'optimisme pour dérober derrière lui une angoisse qu'elle s'efforçait en vain de nier. Faisant profession de paganisme, fermée, disait-elle, à tout ce qui est chrétien, passionnée uniquement d'esthétique, à de certaines

minutes l'ombre du christianisme se projetait sur elle. Et chez cette païenne avouée, il y avait tant de bonté que cela l'apparentait à des chrétiennes véritables.

Et avec cela, une liberté d'esprit, des curiosités variées et audacieuses, une connaissance précise et minutieuse des chefs-d'œuvre. Nulle théorie d'art qui lui ait été étrangère et dont elle se fût contentée d'avoir une notion inexacte. Sa soif de savoir s'étendait à tout : littérature ancienne, latine, grecque, sculpture, peinture, musique : tout devenait pour elle un élément essentiel qu'elle s'efforçait de capter.

« Ne croyez-vous pas, Tristan, que l'oubli soit meilleur que le plaisir ? C'est, du moins, ce que prétend Louise Hervieu ».

— Oh ! quelles paroles amères sur des lèvres si jeunes ! répliqua Tristan. Je ne sais ce qui me retient d'écraser cette bouche qui les prononce.

— Venez, dit-elle, simplement.

Il s'élança, puis eut un mouvement de recul, Ruth ayant d'un geste rapide enlevé sa tunique : les épaules, les seins, apparurent. L'odeur de son corps monta dans la pièce. Il croisa les mains, pris d'extase, devant cette révélation.

Tout était ferme dans cette chair, tout vivait d'une vie inespérée, transparente, nacrée. Jamais

encore il n'avait été frappé par une perfection aussi rare. Mais un sanglot qu'il ne put étouffer monta à ses lèvres, et il fut triste comme lorsqu'il contemplait dans un musée les déesses et les dieux. Il ne pouvait détacher son regard d'un spectacle aussi imprévu. Ce buste vivant réalisait mieux encore qu'une froide statue la vision des formes sublimes. Il tremblait en présence de ces lignes pures, éclatantes, tangibles. Au lieu de la pétrir comme une glaise, il était arrêté dans son élan par les mille et un détails qui composaient un aussi évident chef-d'œuvre. Habitué à une longue suite d'introspections et de recherches, il voulait donner à son plaisir toutes les raisons de la qualité et de la technique. Et il se sentait malheureux de n'être pas un homme tout court, une bête qui se serait jetée sur elle sans hésiter. Il oscillait de l'admiration à l'angoisse, et dans un mouvement fou, il égarait son baiser sur la nuque.

Ruth, sous l'effleurement des lèvres vibrait comme une lyre neuve.

Tristan rayonnait d'extase, et sur ces traits injuriés par le temps, une eau amère coulait de ses yeux. Et il ne cessait de la regarder avec des regards avides et démesurés. Il attendait un miracle surgissant tout à coup d'une jeunesse reconquise. Rejeté en arrière, tombé sur ses genoux devant cette forme miraculeuse de chair et de vérité, ses

mains agitées paraissaient vouloir saisir des ombres, des fantômes. Dans son ivresse folle d'homme vieilli, il semblait comme un vaisseau sur des rochers de corail, dressant ses mâts déchiquetés, et qui garde encore le souvenir des nuits divines, du soleil, des étoiles et du bercement de l'amour créateur...

....

QUATRIÈME PARTIE

Pèlerinage à la rue Rousselet

Ce mardi, le matin s'était levé très pur. Vers midi, le ciel se couvrit de nuages et la pluie commença de tomber.

Tristan attendait Ruth. Elle arriva au début de l'après-midi, portant des sandwichs, des gâteaux et du chocolat. Car il avait été décidé que l'on prendrait le thé à cinq heures au « *tourne-bride du lieutenant* », thé qui serait servi dans des tasses que M[lle] Foulque laissait à cet appartement pour les anniversaires, et qui avaient appartenu à l'écrivain.

Quand ils arrivèrent, boulevard Saint-Germain, M[lle] Foulque était prête. Elle avait revêtu sa robe de faille noire, son mantelet de soie, portait sur sa tête une capote à brides, ornée de rubans

et de rosas, et d'où s'échappaient des boucles de cheveux restés blonds. Malgré son âge avancé, elle était encore belle et gracieuse.

Elle prit place dans l'auto qui attendait et qui fila rue Rousselet. Ruth se sentait très émue à la pensée qu'elle allait voir la chambre qu'avait habitée le grand homme, et Tristan qui, pourtant, l'avait visitée plusieurs fois, partageait cette émotion.

La pluie ne cessait de tomber, et c'est sous une rafale de vent qu'ils pénétrèrent dans la maison illustre.

Mlle Foulque précédait ses invités. Ayant ouvert la porte de l'appartement, elle les fit entrer dans une petite pièce très propre et très simple. Depuis la mort de l'écrivain, chaque chose était demeurée à sa place habituelle.

« — Voici la chaise de M. d'Aurévilly — dit « Mlle Foulque — aux deux barbeaux en sautoir, « et cette cravache avec laquelle il chevauchait « la chimère. Voici sa table à écrire, et au-dessus « de cette table, ce grand portrait du maître qui, « comme vous le voyez, m'est dédicacé. Regardez « plus loin le lit où il a dormi durant son séjour « terrestre et où il expira. Sur le guéridon, un livre « de Lamartine, et un signet qui marque la page « qu'il lisait lorsque la mort s'est soudainement « présentée ».

Elle prit le volume, le donna à Ruth qui lut le passage indiqué. C'était un chant de Childe-Harold.

Mlle Foulque, les ayant fait asseoir, égrena ses souvenirs. Il semblait que ce monologue ne dût pas finir. Tantôt à voix haute, et parfois si bas, comme une musique assourdie, et il fallait tendre l'oreille avec une attention intense pour ne pas perdre un mot. Elle évoquait la figure de ses morts ; elle les ressuscitait devant les yeux, leur conférait pour un moment une existence de vivants. Elle entretenait avec eux une conversation ; elle les faisait parler et leur répondait. Les derniers jours que d'Aurévilly avait vécus, elle les retraçait avec une précision étonnante et une émotion indici ble ; Madame Ackermann, Paul Haag, son jeune frère Louis-Charles et beaucoup d'autres revenaient sous ses mots.

Elle disait encore : « Je le revois si haut, si fier, et si pur, tenant tête aux orages, et si blessé dans son cœur par les manigances de cette horrible Ange Blanc. Péladan fut infâme, Bloy, magnifique dans cette circonstance. Je lui dois ce témoignage. On sait assez de quelle façon, hélas ! il s'est conduit à l'endroit de Huysmans et de Coppée qui furent mes amis. Il les a grossièrement insultés et pour de bas prétextes. Je l'ai, moi, toujours pris pour un grand enfant colérique. Mais il défendit son

vieux maître avec une piété digne de tous les éloges... M. d'Aurévilly s'éteignit rapidement ; il aurait pu vivre encore si les chagrins n'étaient venus empoisonner ses dernières heures. On m'a affreusement calomniée en disant que je m'opposerais à ce que les funérailles fussent catholiques. Vous savez, Tristan, si on peut raisonnablement m'accuser d'attenter à la liberté des êtres, à leur volonté : il eut un service religieux à Saint-François-Xavier auquel j'assistai, et à Montparnasse, sa fosse fut bénite par le prêtre. »

Elle effleurait tous les sujets, débordante d'aveux, de soupirs, de regrets exhalés.

Partagée entre son scepticisme et une bonté qui recouvrait les crimes des êtres, elle laissait, parfois, échapper des paroles amères. « Les réactions devant ce qui arrive sont vaines comme les tentations vers le bonheur. Pour quelques-uns, car le sort ne fait pas d'égals partages... Un jour, le voile qui drapait l'univers se déchire et nous voyons ou croyons voir avec lucidité. C'est peut-être une autre tromperie, mais elle est froide, sans rives élancées vers le ciel. Nous voguons sur une mer triste, battue par les flots un moment courroucés, puis c'est l'avancement plus calme ; nous approchons alors de ce rivage qui n'a ni lendemain, ni fin. Nous aurons connu le visage humain, sa splendeur et son ignominie, sa générosité et sa

laideur — la nôtre et celle des autres ; — nous n'aurons vécu que lorsque l'espérance, levée dans nos âmes, mourait aussitôt dans nos bras désespérés. »

Nous écoutâmes le long récit de son affection pour Mme Ackermann et la récitation de quelques-uns de ses vers les plus désolés qui soient, les plus offensants à toute croyance humaine :

J'ignore ! un mot, le seul par lequel je réponde
Aux questions sans fin de mon esprit déçu ;
Aussi quand je me plains en partant de ce monde,
C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su.

. . . .

Non, ton éternité d'inconscience obscure,
D'aveugle impulsion de mouvement forcé,
Tout l'infini du temps ne vaut pas, ô Nature,
La minute où j'aurai pensé.

. . . .

Du moins vous aurez vu luire un éclair sublime ;
Il aura sillonné votre vie un moment ;
En tombant vous pouvez emporter dans l'abîme
Votre éblouissement.

. . . .

Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,
Si son œil éternel considère, impassible,
Le naître et le mourir.

. . . .

Sur le bord de la tombe et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encore votre adieu !
Oui, faites voir combien l'homme est grand lorsqu'il
[aime
Et pardonnez à Dieu !

Puis, elle ajouta : « Ce jour est pour moi unique. Je n'appartiens plus à la vie ordinaire de ceux qui vivent à mes côtés. Je suis prise par le grand espoir que je sais faux de retrouver, un jour, ceux que j'ai tant aimés, et par la force de mon désespoir, je leur crée en moi-même un refuge où ils revivent. Quand je suis ivre, parfois, de solitude, il me semble qu'ils consentent encore à descendre dans ma demeure. Ils deviennent quelque chose qui s'attache à ma chair. Je réchauffe mes mains dans les leurs, et je leur crie ma tendresse pour ne pas mourir de regrets. Ah ! Tristan, comme ce jour est unique, et parce que vous m'accompagnez, vous m'assistez avec votre amie, il m'est encore plus cher.

... Mais je veux repousser la tentation de l'injustice que quelques-unes de mes paroles ont pu déceler. J'ai été aimée par des êtres adorables et j'ai aimé aussi avec constance, avec un don complet de toute ma personne. J'ai parfois souffert de l'ingratitude et des tentatives d'intimidation qu'elle s'est plu à exercer contre moi. Un moment, je

me suis sentie déroutée par la perfidie qu'elle revêtait. Puis, j'ai eu pitié de ceux qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient ou qui ne le savaient que trop. Je ne sais pas bien si l'ironie ne m'a pas aidée dans quelques circonstances particulièrement pénibles. Ainsi, l'autre soir, quand vous êtes venu, Tristan, solliciter un entretien, vous arriviez à un bon moment. Le marlou cravaté de rouge que vous avez rencontré dans l'escalier, sortait de chez moi. Au nom de la comtesse de M..., il venait me réclamer de l'argent... Pure invention de cette malheureuse. Je ne lui dois rien, mais elle m'expédie, de temps à autre, ses « hommes » et, sous la menace d'un revolver qu'ils me braquent sous le nez, je donne, mais je ne rends pas, et pour cause. J'ai été pour elle d'une faiblesse sans nom, et elle en abuse, mais vraiment elle dépasse les bornes et elle les a tellement dépassées que son frère, à qui elle a volé des sommes importantes, vient de la faire enfermer dans une maison de santé. Elle était devenue vraiment folle, folle de sa noce crapuleuse... Mademoiselle, quand Tristan est entré chez moi, je me suis jetée dans ses bras comme dans ceux d'un sauveur. Je tremblais encore d'horreur et de crainte. Et puis nous avons tellement ri de la bêtise et de la méchanceté de certains êtres que la soirée s'est terminée très joyeusement.

« Cher fils, il vous arrivera peut-être de connaître

la souffrance, mais je veux qu'à ce moment-là, vous vous souveniez de moi, et que l'affection que j'ai pour vous, le souvenir que vous en garderez, soit une consolation pour votre cœur. »

Tristan s'étant approché de Mlle Foulque, lui saisit les mains et les porta à ses lèvres.

Ruth avait jusque-là à peine soufflé mot. Elle écoutait Mlle Foulque qui, ce jour-là, se montrait intarissable de confidences. de souvenirs racontés d'une voix touchante, mouillée de larmes.

— Mademoiselle, s'écria Mlle Foulque, je sais que vous avez une grande admiration pour l'homme que nous fêtons, mais que préférez-vous dans l'œuvre de M. d'Aurévilly ?

— J'aime beaucoup ses critiques, mais je crois que je suis attirée davantage par la grandeur de certaines héroïnes de ses romans. Toutes différences gardées, je me sens en communion d'esprit et d'âme avec elles, par ce quelque chose de frénétique, d'absolu qui brûle en elles, par ce goût qu'elles semblent avoir du malheur, leur rencontre avec un destin tragique.

— Vous me faites frémir, reprit Mlle Foulque, vous si jeune, si belle, vous à qui toutes les espérances sont promises. Vous ne me semblez pas ensorcelée... Je vous souhaite une destinée meilleure que celle qui fut la leur.

Ruth ne répondit pas. Elle pencha sa belle tête et parut plongée dans une rêverie grave, impénétrable.

Au dehors, la pluie fouettait les vitres ; dans la silencieuse rue Rousselet des passants se hâtaient de rentrer. La nuit était venue, oppressante, traversée de mélancolie, du vol noir des regrets.

Des boulettes de papier achevaient de se consumer dans la cheminée, donnant une maigre chaleur à ces pèlerins du souvenir. A la lueur des bougies allumées, ils paraissaient tous les trois des spectres dansant sur le mur blanc de la chambre.

Mlle Foulque, revenue de la cuisine, cria :

« Madame, le thé est servi ».

CINQUIEME PARTIE

Le Bar de la Guirlande

....

« Que de femmes ! » s'écria Carol.

Femmes, des femmes partout, jusqu'au faîte. Elles y sont toutes ; il n'y en a plus ailleurs.

Carol est assis sur un tabouret, vêtu d'un long pantalon large, gris pâle, tombant sur des souliers guêtrés de blanc. Un veston noir jais, entoure sa taille, perdue dans l'étoffe. Sa figure fine, creusée, ascétique, domine le flot des viveurs nocturnes. Il penche sa tête d'aegipan sur un cou rayé de minces rides. Rejetés en arrière, ses cheveux se hérissent comme des serpents. Un sourire fugace erre sur ses lèvres amères et on dirait froissées, mais il est déjà prêt pour le défi et la bataille. Svelte, dressé sur ce monde, il est encore intact comme un diamant

ou une force de la nature non tachée, transportée dans un décor fardé d'artifices.

Liliane, belle fille ronde et bouillie de chaleur, saisit soudain à pleins bras les jambes de Carol qui semblent mortes dans l'ampleur du tissu qui les couvre. On a l'impression qu'elles vont lui rester dans les bras. Le bar, un moment amusé, croit la chose arrivée, car l'ivresse crée le fantastique. Les êtres et les choses se meuvent sur un autre plan que le réel. La fantaisie est dans les yeux, l'esprit et les corps. Tout vit dans une sorte d'irréalité qui plie sous une nouvelle loi physique et morale ces êtres ligués contre un ennui réciproque, désireux d'enfanter une joie inédite.

Carol fait un saut élastique, à la façon de ces petites grenouilles vertes que des marchands vendent sur le pavé de Paris, et retombe sur ses jambes recouvrées. On rit ; on s'esclaffe.

Carol est le jaillissement de la joie, le rire, l'audace, la franchise, la jeunesse du corps et de l'esprit sur laquelle le scepticisme n'a promené que des dents distraites ; il ne se dément pas une minute ; sa curiosité et son appétit sont plus forts que les lassitudes. Il est le boute-en-train de cette fête de nuit. Superbe d'allure, il lève de temps à autre sa badine avec laquelle il caresse le dos d'une danseuse. Un sourire plisse, comme un jet électrique, sa lèvre qui se soulève sur un cigare dont

il ne se soucie pas de secouer la cendre qui tombe sur son veston en une traînée grise, impalpable, immatérielle, tel un rêve qui en s'effaçant ne laisse que la poussière de ses ailes.

L'atmosphère est canaille, lourde de fumée, déchirée par des lumières douces, remuée par ces chercheurs avides qui courent dans leur âme à l'appel du plaisir avant de donner une adresse à une auto stationnant devant la porte.

Jamais on n'avait vu une pareille affluence. Les prisonniers de toute espèce : de la chair, de l'ambition, de l'orgueil, du plaisir ; des emmurés de la vie, des claquedents du désespoir, des êtres fantômals qui se survivent à eux-mêmes dans un enthousiasme feint, riant de leurs gueules fatiguées. Les bagnards de la poussière et du néant qui, avant de devenir poussière à leur tour, s'exercent à ce bruit de frelons agités et meurtris, de fêtards enragés et grotesques, croûlants d'alcool et de désœuvrement. Ils sont là des centaines. Ils se « frappent » de leur ennui mutuel : leurs mots, leurs attitudes décèlent la veulerie la plus complète, des tares qu'ils veulent ignorer, tout un poids de stupre et de fatalité. Une flamme rapide, aussitôt morte que née, illumine ces fronts jeunes ou vieux. Et ils sont gris et jaunes sous l'éblouissement des lustres. Des cravates agressives trouent ces paquets

uniformes qui se pressent, se bousculent comme dans une gare de colis postaux.

Des chants, des musiques, des cris, des bocks renversés, des femmes qui se disputent et en viennent aux mains.

Tristan cause avec un vieil érudit, M. de Coëtlegon, membre de plusieurs sociétés savantes, mari infidèle, perdu d'hiéroglyphes et de manies secrètes. Un érudit, vivant durant le jour de vieux textes dont il renifle la poussière avec un nez de singe ébloui, et qu'il brandit avec des airs égarés, ce soir-là, dans le bar de la Guirlande où, d'habitude, il cherche d'autres plaisirs. Son visage grimace à tous les quarts d'heure. Fouineur, musard, impitoyable fendeur de cheveux en huit, il discute sans cesse en tout lieu où il remplit l'espace de sa grinçante personne. Poulie qui semble geindre au-dessus de tous les grognements de ces hommes entassés et qui hument le plaisir. C'est un personnage étrange, vétuste et anachronique. Il est plein de secrets, d'histoires et de silences soudains. Un esprit satanique se fait jour au milieu des dissertations qu'il soutient dans cet endroit où ne règnent que le plaisir et les filles. Il sourit à l'ivresse des autres et aux privautés du bar. Il est accroché à cet éden d'oubli comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Sobre, il persiste à garder son attitude de terre ferme. Il feint d'ignorer qu'il est trans-

porté sur une mer où les autres humains guettent un délice, une fantaisie qui va les arracher à un esclavage quotidien. Il inonde de chiffres, de statistiques, de théories, ce bar ennemi des précisions et des sciences de l'esprit. Il crie, hurle, frémit, promène son horrible visage qui se fond en un rictus de cauchemar. Tristan le contemple avec étonnement et stupeur.

A côté de ces grâces parées qui rutilent, exhibent des chairs parfois neuves et belles, il semble un belluaire dégénéré qui, dans des mains squelettiques, tâche de retrouver le fouet qui mettrait à la raison ce troupeau de mâles et de femelles. Illusion d'un moment. L'agitation dont il est pris augmente ; dressé sur un tabouret, sa laideur le grandit, le démesure. Et il chasse, de notre esprit, par ses gestes fous, les comparaisons où l'on tente de le situer. Il en fait plutôt naître mille qui se contredisent toutes.

Cet infernal possédé redevient minuscule. Le voilà repu par ses yeux hagards de ce mélange de sexes, de bras et de jambes. Il disparaît un moment, se précipite vers des endroits réservés et revient, les doigts tachés de sang. Une corde blanche à nœuds espacés sort de la poche de son pantalon : une discipline ! Il circule effaré, la bouche tordue par un rire affreux et porte à son front des mains souillées.

— Tristan, dit, soudain, Natacha qui venait d'entrer, croyez-vous au suffrage universel ?

— Natacha, pourquoi soulever ici ce problème ? Parlez-moi d'amour.

— Tristan, vous m'agacez. Et si vous n'êtes pas sage, je vais vous chanter un air que vous détestez. Vous feriez mieux de répondre à ma question.

— Chère Natacha, le jour où j'ai pris conscience de mes goûts, je devins l'ennemi du suffrage universel.

— Bien, ma curiosité est satisfaite, et je tenais absolument à vous arracher cet aveu. J'ai, d'ailleurs, deux ou trois « colles » à vous poser avant la fin de la nuit. J'y reviendrai dans un instant... J'ai rencontré Salluste, Ruth et Galapiat au bar de la Conque. Nous avons follement rigolé. Salluste nous a raconté des histoires du Pérou qui nous firent tordre aux larmes... Cela vous laisse bien indifférent, ce me semble. Ne voulez-vous pas que je vous fasse part de ce qu'il a raconté ?

— Si vous voulez, mais je crois que la célèbre danseuse va bientôt paraître.

— Non, non, cette exhibition n'aura lieu qu'à une heure.

— J'écoute, et ne soyez pas plus longue sur ce chapitre qu'il ne convient de l'être. La fête de ce soir brille par sa confusion et sa disparité. Je

suis marié à cette ambiance ; mes yeux sont sollicités par des visages nouveaux, et je souffre du manque d'attention. Elle ne se pose que sur ce va-et-vient éclatant et futile. Rien ne me donne mieux la sensation de l'écoulement des choses, de leur fuite vers le grand fleuve... J'aime d'être porté sur ces eaux de l'oubli.

— Quand laisserez-vous des thèmes si usés ? Et que vous hospitalisez si aisément dans votre moi intérieur. Romantique, va !

— Allons-nous reprendre la vieille querelle sur le classicisme et le romantisme, vous savez bien que ce sont des bêtises ? Moréas l'a dit sur son lit de mort et il avait raison.

— Faites effort pour me donner audience. J'ai, d'ailleurs, un message de Ruth qui m'a priée de vous dire qu'elle vous attendrait demain à cinq heures. Elle veut vous garder à dîner. Elle vous réserve une surprise et, comme vous ne pouvez deviner le menu qu'elle prépare, je ne vous en ferai pas mystère. Elle vous servira un poulet au bleu de méthylène. Elle en gardera une cuisse pour Carol qui ne pourra venir que vers les dix heures avec cette Italienne qu'il appelle Francesca de Rimini. J'ai promis d'être là à six heures, car je passe l'après-midi chez ma tante.

— Tout s'annonce bien, mais je connais Carol,

il n'arrivera qu'à minuit, surtout après la nuit blanche que nous sommes en train d'entamer.

— Vous parlez de la nuit comme d'une poire que... d'un fromage que...

— Ne trouvez-vous pas, chère Natacha, que notre conversation devient de plus en plus intéressante ?

— Tristan, j'ai bien envie de vous planter là !

— N'en faites rien. Je serais si malheureux sans vous, à mes côtés.

— Vous raillez, Tristan, et je m'en aperçois.

— Oh ! que non, mais je voudrais que vous observiez une minute de silence... Regardez ce pitre qui est en train de se battre avec Carol. Nous avons tout le temps pour causer.

— Carol est insupportable avec ses goûts de pugilat, ses colletages fantaisistes. Il s'emploie à faire l'enfant terrible. Le pitre semble se fâcher. Je pousse un cri afin d'éviter qu'un assassinat ait lieu.

— Trop tard, Carol tend la main à l'adversaire ; il présente l'olivier de la paix.

— Ah ! j'ai eu vraiment peur. Le pitre aurait si bien pu se fâcher sur lui.

— Que dites-vous ?

— Mais oui, le saisir et le tuer.

— Carol dirige toujours la tempête. Il sait éviter les mauvais coups.

— Vous le défendez trop, vous devriez plutôt tenter de le persuader de son imprudence.

— Je réussirais si bien à le convaincre ! Il n'écoute que lui et encore quand il n'est pas distrait.

— Je tremble toujours devant ses audaces.

— Chère Natacha, il échappera encore à bien des dangers. Il est le virtuose du risque, de la blague... Mais j'aperçois Maurice Chevalier qui entre, entraînant Damia et la chanteuse du *Pirate*. Savez-vous s'ils sont au programme de ce soir ?

— Non, je ne crois pas, ils viennent en curieux. Puis-je maintenant raconter ce que j'ai entendu à la *Conque* ?

— Y tenez-vous vraiment ? Je vois que vous voulez m'intéresser.

— Vous blaguez toujours, et il me prend soudain le désir de ne plus parler.

— C'est cela qui serait surprenant, votre soudain silence. Mais on ne vous décourage pas si facilement de parler tout le temps.

— Trouvez-vous vraiment que je parle trop ?

— Parlez encore, puisque vous en avez la démangeaison. Je vous arrêterai si, par malheur, vous n'alliez pas m'intéresser avec ces histoires d'Outre-Atlantique.

— Ne m'interrompez plus. C'est juré, n'est-ce pas ?

— Oui, pour vous faire plaisir.

— On m'a parlé d'un publiciste américain très jeune et très beau — il a à peine vingt ans — et qui a tellement peur de la douleur physique ou morale que sa servante au grand cœur appelle le médecin, trois fois par jour, pour lui administrer le chloroforme afin qu'il se sente toujours dans une sorte d'ébriété qui l'empêche de connaître la souffrance sous quelque forme qu'elle puisse se présenter. C'est un type à part. Jupiter le caressa sur son sein et un jour, par un miracle unique, il descendit sur les bords d'un grand fleuve, échappé de la cuisse sacro-sainte.

— Ah ! vraiment ?

— Je vous supplie d'accorder une foi absolue à mes paroles. Je n'invente rien : je suis sérieuse comme le pape.

— Vous oubliez que, parfois, il rit dans son fauteuil.

— Dites-vous vrai, Tristan, et n'êtes-vous pas poussé par un malin plaisir à mettre en doute la moindre de mes paroles.

— Mais non, je vous assure que le pape rit à ses heures comme M. Léon Daudet lui-même.

— Mais quand ?

— Le jour où il lui arrive de lire, par exemple, dans un journal qu'il est le pontife le plus allemand

de l'histoire, car il sait bien que l'Uruguay, le Chili, l'Equateur, croient cela.

— Vous m'étonnez. Vous connaissez donc le pape ? Auriez-vous reçu ses confidences ?

— Non, mais j'en ai entendu beaucoup parler.

— Vous croyez que cela suffit pour croire qu'il a ses moments de gaîté ?

— Je le crois fermement.

— Laissons le pape, si vous voulez bien. Car il me semble irrespectueux de nous entretenir de lui dans un endroit si profane.

— C'est bien mon avis, mais c'est vous qui en avez parlé la première.

— Pour en revenir au publiciste, il est si révolutionnaire qu'il va jusqu'à renier les chaussures de ses ancêtres. Il parle avec un mépris souverain du cuir de bœuf.

— Cuir pour cuir, celui d'hier et d'aujourd'hui, je n'arrive pas quant à moi à pouvoir choisir. Mais j'avoue cependant un goût très prononcé pour celui de Russie. Sous mon nez, un gant de cuir russe fait naître en moi le prurit fétichiste, mais les bottes...

— Vous vous exprimez d'une façon bien recherchée. Le prurit... Oui, mon cher, ce publiciste pousse sa révolte jusqu'à combattre le cuir des aïeux. Et ce ne sont à ses pieds que peaux de pan-

thère, de veau et de daim, qui lui communiquent je ne sais quelles flammes dévorantes.

— Vous le charriez à votre aise, il n'est pas là pour vous répondre. Je le défendrais si j'avais le plaisir de le connaître ou d'être de ses amis.

— N'en faites rien, car il se peut bien qu'il vous « attrape » un de ces jours.

— Et puis après ? On doit toujours reconnaître à son ennemi présent ou éventuel de l'intelligence, des dons, lorsqu'ils existent chez lui. Ne point le faire serait commettre la pire des faiblesses, chère provocatrice, faiseuse de douces mollesses, ne me réduisez pas à de telles extrémités.

— En vérité, Tristan, vous faites l'ange.

— Je n'en ai pas une impression très nette. Mais puisque vous l'affirmez, je vous accorde le minimum de crédulité.

— Vous êtes un bien bon garçon et vous aimez tout le monde.

— Vous vous trompez. Mais je vous prends au mot. « Aimer tout, c'est n'aimer rien ». Méditez ce paradoxe et vous découvrirez qu'il est en grande partie vrai.

— Que dites-vous là ?

— Je vous aime Natacha.

— Il se pourrait bien que vous aimiez tout. Jamais je ne vous entends dire du mal de quelqu'un.

— Quand on dit de quelqu'un qu'il aime tout, Natacha, cela veut dire qu'il n'aime pas ce que vous aimez, et vice-versa. Je dis, en effet, rarement du mal de quelqu'un, non par bonté, mais parce que c'est trop facile et que je me contente...

— De haïr en silence...

— Peut-être...

— Je vous crois capable de haïr pour toujours et quelque chose me dit que vous êtes de ces hommes, qui pardonnent le moins à ceux qui les ont offensés et que vous désirez, en outre, ne jamais les revoir, les oublier entièrement.

— Vous semblez vouloir me tirer les vers du nez.

— Comme vous êtes peu chrétien ! Je vous croyais meilleur que vous ne l'êtes en réalité.

— Je suis encore trop bon, et j'envie la méchanceté du plus féroce des gorilles.

— Vous me donnez froid dans le dos, et vous me faites de la peine.

— Avez-vous vraiment à vous plaindre de moi ? Ai-je déjà tenté de vous dévorer ?

— Non, mais je crains que vos désirs ne se changent, un jour, en réalité.

— Vous ne verrez pas cela. Je rêve seulement de violence contre les autres, et je vais vous avouer que je la considère comme une vertu de la bête. Elle m'eût servi, cependant, au cours de ma vie, si j'avais su en user.

— Vous auriez, qui sait ? été moins joué.

— Peut-être pas du tout. Mais pourquoi laisser percer de tels regrets ? Vous n'êtes pas responsable de votre « nature » ou de votre tempérament. C'est un legs ancestral.

— Vous parlez comme les psychiâtres. Il se peut, cependant, que vous ayez raison. Je ne veux pas creuser cette question-là. Je suis ce que je suis, et voilà tout.

— Quelle mollesse satisfaite ! Si vous aviez fait de la culture physique, vous seriez fort comme pas un. Mon cousin Laurent était comme vous il y a un an ; aujourd'hui, provoqué, il mettrait sur le dos un colosse.

— Voudriez-vous que je me fasse la gueule d'un loup ou d'un Iroquois ? J'y perdrais le peu d'énergie dont je dispose. Et je m'imagine difficilement mettant à mal des colosses, même après un an de culture physique. Natacha, vous êtes folle comme un foin. Laissons là nos bavardages et admirez avec moi l'élan endiablé de ce couple qui danse.

— Encore quelques mots et je vous jette dans la fête. Nous reprendrons en public cette danse que nous avons improvisée chez vous l'autre jour.

— Dansons sans plus tarder.

— Non, ce n'est pas encore le moment. Je ne veux pas être frôlée au passage par Lemercier qui

trouve toujours le moyen de me pincer au menton. J'abhorre ce sans-gêne ; il est d'ailleurs d'une grossièreté révoltante.

— Je vous écoute encore.

— Ce publiciste américain fait la leçon aux grands écrivains français. Il conseille, par exemple, à Morand de lire les *Paysans* de Balzac, sans savoir si déjà il n'a pas lu ce roman ; il aime à ridiculiser l'obscurité, la préciosité d'un Giraudoux. Il traite André Gide de gâteux parce qu'il s'est converti au bolchevisme, il dit : « Je donnerais vingt livres de X. pour un volume de Z. » ; il assure — toujours sans le savoir — qu'un tel vaut cent fois un autre...

— Mais ce que vous me racontez là est tout à fait dépourvu d'intérêt. Je ne sais pourquoi vous mettez tellement d'insistance à m'entretenir sur ce sujet.

— Mais c'est que tout cela me paraît si prétentieux, si niais, si enfantin.

— Je crois que vous exagérez vraiment. Ce sont là tout simplement des réactions qui nous sont étrangères. Allons danser.

....

— Carol est vraiment sot de nous séparer ainsi et de nous empêcher d'aller jusqu'au bout de notre danse. Ne trouvez-vous pas ?

— Carol ne sait déjà plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit.

— Dans un quart d'heure, nous verrons la danseuse nue... Savez-vous que Ruth doit monter un film en Auvergne, le mois prochain ?

— Elle m'en parle depuis plus d'un an. C'est un projet qui lui tient à cœur. Le sujet est tiré d'une légende américaine. Les Anglais ayant conquis une province voulurent s'emparer des jeunes filles et les violer. Elles se jetèrent à la mer pour éviter l'outrage. Ruth a dépensé, avec ses amis, beaucoup d'argent pour tenter la réalisation de ce film qui présente d'énormes difficultés d'exécution. C'est sur les bords du lac Pavin que se déroulera ce film. C'est déjà, une faute, que de ne pas traverser l'Atlantique et de vouloir se contenter d'un lac français. Je prévois beaucoup d'autres dangers... mais nous en reparlerons une autre fois. Les lumières s'éteignent ; c'est l'heure du numéro sensationnel.

— Pas encore ; on éteint pour « préparer » l'atmosphère. Vous savez — je veux tout dire — un journaliste du Pérou, ayant vanté en des termes dithyrambiques les vertus prolifiques de son pays, le publiciste en question s'en est déclaré offensé. C'est, à n'en pas douter, le dernier défenseur de la morale ! Que faire, que dire, que vouloir ? A quel saint se vouer ?

— A part ceux du calendrier, en existe-t-il encore ? Si nous allions à la recherche de ces oiseaux rares, et tout de suite, sans perdre un instant, de peur de rater celui qui attend sur une branche, quelque part, je ne sais où, ni dans quel pays et sous quelle latitude ?

— Franchement, je ne comprends pas que l'on monte sur ses grands chevaux si quelqu'un s'avise de la santé généreuse d'une race et de saluer l'instrument par quoi se traduit l'abondance des dons.

— C'est parce que vous êtes une femme. Un homme se souvient, peut-être, désagréablement, de tout l'effort qu'il a dû dépenser pour faire tenir dans l'existence les preuves de ses performances, les joyaux de ses voltiges.

— Vous blaguez vraiment trop, Tristan, mais ne craignez-vous pas d'offenser la pudeur due aux mots et aussi de ne point appeler chat un chat ?

— Sacrifions aux périphrases. Ne disons point les choses, mais laissons-les deviner par nous et les autres.

— En tous cas, malgré vos plaisanteries beaucoup trop risquées, je ne comprendrai jamais, moi, celui qui cherche à accabler l'apologiste d'une race vigoureuse et fière, et ces qualités de robustesse qui assurent sa prédominance dans le temps et l'espace...

— Je vous arrête, car vous vous exprimez, en ce

moment, comme le sénateur Laframboise. Pour une Russe, c'est fort étonnant.

— Le rideau remue... Voilà la danseuse. Miracle des yeux, suis-je ivre ? Ce n'est point une danseuse, mais Borlin. Quelles lignes, quelle grâce, quelle superbe nudité !

— Vous voilà partie, chère Natacha, mais je dois, en effet, avouer que c'est une pièce de choix, que l'on peut bien consacrer une nuit à se rincer l'œil.

— Se rincer l'œil ! Vous dites cela avec un accent de voyeur. Vous tremblez, Tristan. Je n'aime pas à vous voir ainsi.

— En vérité, vous exagérez ; il y a cependant une certaine émotion irrépressible devant un exemplaire aussi parfait d'humanité. C'est un miroir dans lequel on prend goût à se mirer. Carol lui-même ne semble pas dégoûté... Le silence est si grand, que la communion des deux sexes s'est opérée. C'est l'adhésion unanime, sans une faille, à la beauté du corps humain.

Le bar est secoué d'acclamations et de cris ; il se fait une mêlée confuse des assistants, et quand la Pérista, à son tour, exhibe ses belles jambes, le bar roule sur lui-même. Le champagne coule, et les corps s'étreignent presque. Il est deux heures et demie du matin. Les derniers fêtards font leur entrée. L'orchestre attaque une rumba et la danse

reprend de plus belle, et jusqu'à quatre heures, on ne cessera pas de se marcher sur les pieds avec une joie folle. Mais tout le monde est ivre. Quelques incidents : des femmes se disputent ; on habille en roi Louis Marathon qui, sous un chêne improvisé, institue une cour de justice. Les différends sont réglés selon la loi, mais une loi d'amour qui remplit d'aise les délinquants.

Du plafond tombe une pluie de safran et de roses ; c'est la valse des confetti. Petites heures du matin petites heures de l'abrutissement, de la lassitude extrême, des volitions à demi réalisées. Le flambeau ne brûle que d'une lumière hésitante.

Carol, ayant renversé son whisky, est assis sur le comptoir, jambes écartées, saoul, mais à demi lucide. Il a dressé sa badine sur ce troupeau somnolent, cuit de veilles, d'alcool et d'excitations, mûr pour le cabanon ou la prairie verte. Il s'engage dans un discours extravagant :

« Je ne vais pas commencer par vous traiter de « maroufles, de déesses et dieux de la nuit et de « l'amour, comme je le fis dans un important dis- « cours à la *Conque*. Non, je ne vous saluerai pas. « Mais je te salue, matin qui s'étire dans le pos- « sible et je jette des larmes sur cette belle nuit « qui est en train de mourir. Mon cœur romanti- « que s'exalte ; j'en ouvre les écluses. N'en croyez « rien, naïfs éberlués, et vous, non plus, panthères

« assoiffées qui veulent toutes courir vers le fleuve
« Amour... Pardon, ce n'est pas moi qui vous parle.
« Je prends la voix de Tristan. Il est endormi pour
« l'instant dans sa pensée ; il dort littéralement dans
« son cœur. Ce n'est pas moi qui vous parle : c'est
« lui ! Je n'ai point cette sensibilité. Je parle pour
« que dans votre sommeil de brute naisse à côté
« de votre ivresse le regret ou le remords.

... « Pourquoi Tristan rit-il en ce moment ? Mais
« vous ne le voyez pas : il rit à ses courses qu'il
« fera demain, à son cœur malade, à son lit où il
« faudra qu'il se couche pour ne pas expirer, car
« Natacha ou Séraphine n'auront pas compris qu'il
« les aimait. A six heures, je le tirerai par l'oreille,
« je le prendrai sous mon bras et nous irons à l'église.
« Son âme n'est-elle pas une église où chaque chose
« est accueillie comme un objet de culte, où il prie
« en songeant à vous, frêles et damnables créatures ?
« (Tristan, je te flatte et tu n'en sais rien, car tu
« dors). Mais, je vais vous servir maintenant ma
« version pour qu'elle vous arrache au nirvana, à
« la jouissance égarée de vos nerfs. Ouste, troupeau
« perdu, et lâché dans l'éden de feu et de fruits !
« Ouste, l'ange va vous caresser de sa flamboyante
« épée. Gare à ces cœurs trop fondus ; ils ne s'éveil-
« leront plus à la connaissance. Je serai cet ange,
« et avec ma badine, je vais fouetter fortement
« vos reins ; vos cuisses déjà s'émeuvent. Quand

« elles seront meurtries, vous lancerez de véritables
« cris de mort. Finie, cette simulation pire que la
« vérité totale. Entendez-vous mon fouet qui cla-
« que dans cette atmosphère enfumée et misérable ?
« Je suis le moraliste, en chair et en os, je suis le
« vengeur céleste... (Une voix : Se taira-t-il ?)

« Je voudrais choisir un sujet qui vous plaise, et
« il s'en présente mille. J'ai bien envie, afin que
« votre oreille se redresse de reprendre la conférence
« que je fis à la Coupole sur le bolchevisme. Le
« cœur vous en dit-il ? Vous vous taisez, brutes
« assouvies et lasses. Bien, je choisirai, sans votre
« adhésion. C'est sur le chapitre des plaisirs russes
« que mon éloquence va se porter. »

On entend des cris et des rires.

— Carol, je t'en prie, dit Natacha, châtie ta langue, mon Jésus, et ne lance plus de ces mots insanes, comme des cailloux que le gamin s'amuse à jeter dans une mare. Songe plutôt au lac nirvanien...

— *Lac* et *mare*, tes images clochent comme des mendiantes ivres. Tu divagues, ma parole.

— Que ce filou de nos cœurs soit conduit à la frontière ! Holà ! agents, nous en avons assez de ses quatre volontés, de l'abus qu'il en fait. Allons, plus vite que ça ! Ligotez-le : que ses pieds et ses mains soient enchaînés à moins qu'il ne consente

à se taire. Mettez du poivre sur sa langue afin qu'il s'étouffe et ne dérange plus le silence épais de nos rêves. Assez de cette lumière trop humainement folle qui les perce !

— Vous allez crever de littérature, Natacha. Voulez-vous fermer votre charmant bec rose ?

— J'aimerais mieux l'ouvrir pour qu'il y tombe une caille toute rôtie, Carol.

— Quoi, vous avez déjà faim, et il n'est que cinq heures du matin ? Ne savez-vous pas que l'on ne mange qu'à huit heures ? Messieurs dames, une femme a faim et vous ne lui donnez pas à manger !

Des voix : « Donne-lui toi-même à boire, léger m'as-tu-vu. Combien veux-tu pour te taire ? »

— Je ne veux rien et la nuit m'appartient. J'en ferai ce que bon me semble. Je parle, donc je vis, et vous, contradicteurs constipés, vous êtes déjà d'un autre monde. Votre parole s'échappe d'un souterrain sans issue. Vous croupissez déjà dans les entrailles de la terre et ce n'est plus qu'un semblant de vie qui vous agite. J'ai honte de votre petite mémoire et de la pauvreté de vos imaginations. Vous cuvez le néant. J'assiste à votre sépulture et j'enterre des sépulcres blanchis. A moi, garçon, de l'air ! Qu'on ouvre toutes les fenêtres. Le frais matin veut faire son entrée. Je l'entends qui gratte à la porte. Ne refusez pas la prière de

ce mendiant qui porte dans ses mains l'azur et la lumière. Et puis, il est bien capable de ressusciter ce pâle troupeau de morts que je vois étendu à mes pieds. Je vais d'ailleurs lui aider. Je souffle sur vous de mon haleine de géant. Vous en faut-il davantage pour dresser un bras dans le jour éclatant, pour vous frapper au visage et reprendre conscience ? Ai-je affaire vraiment à des Lazare qui ne se soucient pas plus de la résurrection que des bottes que je portais à quinze ans ? Tristan, dors-tu toujours ? Je crois que c'est l'heure de la prière et du sacrifice de la messe. Tu dis non, insatiable dormeur ! Je te menace de faire mes dévotions sans toi, et tu verras alors la tête que les saints te feront si tu ne décides pas à les aller prier à l'heure matinale. Tu ne les reconnaîtras plus.

... Pourquoi soupirez-vous ainsi, Mademoiselle ? Un mal vous serait-il venu ? Le mal du siècle, insinué doucement comme un rôdeur nocturne, un mal qui enchante. Avez-vous soif maintenant ? Voulez-vous plutôt du poulet, du perdreau, du lièvre ou du gruyère ? Vous refusez tout. On ne peut vraiment rien pour votre plaisir. Moi qui donnerais ma vie pour vos beaux yeux ! Ah ! vous souriez : c'est bien quelque chose. Je retiens ce sourire comme une promesse, un aveu, une tentation pour l'avenir, un traité secret. N'allez pas me décevoir, car je serais capable d'en mourir !... Moi, seul, bois en

ce moment. Ah ! le vin de la solitude ! Croyez qu'il ne me fait pas peur et ne m'incite en aucune façon à la mélancolie. Il a des effets très précis dont je pourrais vous donner des preuves convaincantes. Ne faites pas l'incrédule, belle Natacha. Ecoutez plutôt cette voix qui vous appelle et vous désire. Quelle flèche dans mon cœur quand vous secouez négativement vos boucles blondes ! Vous êtes d'une cruauté bien russe.

... Les petits pains blancs se suivent et se ressemblent par leur couleur, leur toucher et leur goût. Ils ont leur logique interne et externe, mais mes incohérences, filles de la nuit, sont pareilles aux souffles de l'air. Elles s'évanouissent sans laisser de traces de leurs virevoltes... Vous êtes bien exigeante Natacha, de vouloir, dans ce monde artificiel où vous prenez quelque plaisir, que l'on garde les positions intellectuelles de Socrate ou de Descartes. Etes-vous si logique vous-même ? Vous ne répondez pas et il faut que ce soit moi qui assume le privilège de penser pour vous. Je sais bien de quelle façon il faudrait punir tant de paresse de votre part, mais l'heure de mes ébats n'est pas encore sonnée. Je puis encore me promener en liberté dans le champ de mes méninges. jouer avec les mots, mettre des roses de papier dans votre chevelure. Plaignez-vous, colombe jamais satisfaite ! Et puis si vous croyez arrêter la fin de la nuit selon votre

désir, vous serez surprise par l'archer du matin qui vous lancera au visage les flèches de son carquois... Elle n'a plus que quelques minutes à durer, cette nuit. Le matin doré et sournois l'investit avec une rapidité de vertige. Cette nuit va donc mourir comme les autres : elle était si belle ! Je roule mes mains dans son agonie pour qu'elles en gardent le parfum, la trace de sa lèvre mourante... Hâtez-vous, soulevez la truite et pressez le citron d'or. (Métaphores, métaphores, que me voulez-vous ?). Je vois se dessiner sur le marbre du bar les ailes noires de l'hirondelle qui rôde à travers le petit jour. Ai-je la vue trop perçante, voyant ce que peu de gens savent voir ? Je ne veux pas jurer en vain. Cette belle nuit ! Elle reviendra, d'ailleurs, dans nos souvenirs comme une gondole vide, mais illuminée par tous les feux du regret.

Qui de nous, dans une heure, montrera la ride la plus profonde, celle du temps rongeur ? Saisissez vite vos miroirs, filles de la chair, effacez avec de la poudre la meurtrissure qui gagne. Nous, les mâles, nous compterons les coups dans le grand soleil de midi : nous n'avons pas vos ressources désespérées qui voilent l'outrage. Nous sommes nus devant la vie et la mort.

NATACHA

Votre petit alambic distille la préciosité à jets continus. Craignez que la source ne se tarisse.

CAROL

Je la renouvelle à mon gré. Même comme Moïse, je fais surgir l'eau des rochers. Il suffit qu'avec ma baguette... Tristan remue. Il a l'air de vouloir dire quelque chose. Aurait-il feint de dormir ? Quoi, le boucaud et la morue fraîche seraient-ils en train de gâter son rêve...

UNE VOIX

Que dit-il ? Pour se donner l'air d'avoir un pied dans le réel, il s'excusait, il y a un instant, de verser dans le charabia. Le voilà à pieds joints, dans le lac. Qui comprend daigne lever le doigt...

CAROL

Géomètre, fais silence ! Ne tente pas — pardon si je vous tutoie — de rompre le charme de mes ascensions par de secs appels à la réalité et par une ironie de tout repos. D'ailleurs en sommes-nous si loin ? Beaucoup plus près que tu ne penses, du moins de cette réalité poussiéreuse qui gît dans des papiers jaunis. Garde ta langue, pisseur de logique, ou bien je la percerai avec la pointe de mon stylet.

UNE VOIX

Qu'on étrangle ce bavard, cet ivrogne hilare qui se saoûle de mots après des whisky ingurgités. La camisole de force...

CAROL

Je vais te la passer moi-même et tu verras ce que c'est que d'offenser l'ineffable, le divin troupeau de mes cogitations.

... Mais je poursuis de peur de perdre mon inspiration si précieuse. Je disais, l'huile de baleine poursuit le boucaud parti à la dérive. Ce n'est pas le boucaud qui désire, mais la baleine elle-même sur les côtes de X.

Pauvre baleine, peut-être t'ennuies-tu dans les profondeurs océanes ? Mais rien n'est tout à fait perdu pour ton plaisir, car le boucaud s'est mis à ta poursuite. Cependant les boucauds de blanc de baleine qui sont en panne soupirent d'envie en songeant à l'audace du boucaud en liberté et sans blanc de baleine. Halte-là ! boucaud délirant, s'écrient-ils en chœur, tu accroches au passage la baleine vaguante !

UNE VOIX

Avez-vous compris un peu, vous autres, qui l'écoutez, d'une façon si attentive ? Ce boucaud, cette baleine... Pire que du grec !

CAROL

Ne m'aviez-vous pas accusé de faire fi du réel ?... Je n'ai pas voulu davantage vous contrarier. Vous

êtes servis, n'est-ce pas ? S'il vous plaît, ne hurlez pas tous ensemble. On se croirait, pour un peu, dans un piège à loups. Balancez plutôt vos pensées à la cîme de votre âme. Goûtez ce vertige, hommes enfoncés dans la matière et l'histoire. Ce souci ne vous est jamais venu, je le crains, et il serait temps pour vous — si vous tenez à dater — d'inventer un nouveau mal du siècle. Cela me paraît être la cadette de vos aspirations. Quel mépris du siècle à venir ! Vraiment, vous me scandalisez. Je ne vous aurais pas cru si mous, si tapés... Je renonce à la parole...

Une Voix

Il y renonce après l'avoir prise.

Carol

J'ai aussi, en réserve, quelques autres qualités dont je rends hommage au Pérou et qui vous sont inconnues.

...Sur Paris, le matin s'est dressé ; il étreint de ses bras vigoureux la ville coupable, qui n'est pas encore revenue de ses cauchemars et qui titube dans la rosée... Natacha s'est détachée du groupe, et sans parler, se précipite à l'extérieur, allant à un vague rendez-vous matinal...

On ouvre les portes du bar qui se vide de ses manchots, de ses culs-de-jatte, de ses habitués

ayant tous perdu momentanément quelque chose de leur identité véritable qui, par miracle, leur sera rendue au cours de la journée.

Carol et Tristan reviennent au quartier latin, bras dessus, bras dessous. Tristan est gai. Aurait-il dormi ? Il taquine Carol, et veut absolument aller voir Polyphème au Luxembourg.

— Pourquoi veux-tu aller voir Polyphème, quelle affection soudaine pour ce géant ?

— Quand ils sont de pierre, les géants ne m'effraient pas. Toi tu regarderas Acis et Galathée. Pourquoi me refuser ce plaisir ?

— En effet, mais tu vas manquer le rayon de soleil sur l'ange rebelle de la Chapelle Delacroix.

Ils atteignent bientôt la fontaine de Médicis en récitant les vers de Samain. Tristan, qui manque de solidité, se penche sur la fontaine et tombe à l'eau. Carol pousse des cris, appelle au secours, et avec les passants, il parvient à sauver son ami, tout couvert de lichens, de mousse, à demi-inanimé, et qui murmure : « Polyphème... Saint-Sulpice... la Chapelle des Saints-Anges...

SIXIEME PARTIE

Tristan revenu de voyage

Lettre a Carol

Mon cher ami,

Il est beau votre pays. Je me souviens d'avoir vécu quelque temps dans un de ses villages. L'été souriait dans un ciel pur qui semblait ignorer nuages et pluies.

Je me plaisais à converser avec des gens simples et naïfs. Les femmes étaient belles et de leur visage s'épandait une bonté sans fin. Rien de vieilli, de faux dans leurs yeux et sur leurs fronts. Même chez les plus vieilles, la marque du temps, au lieu de peser, avait recréé une autre pureté, un reflet de celui qui ornait la tête des jeunes filles. Je puisais de la force dans ces êtres neufs, et je me sentais

revivre d'une vie différente de celle qui jusque-là avait été la mienne.

Je ne sais quel sortilège opérait dont je goûtais un enchantement à la fois amer et doux. Je passais mes journées à courir les champs et les bois, et le soir, chez le marchand de cigarettes, je me mêlais aux groupes d'hommes qui parlaient de la chaleur du jour, de la beauté du temps, des récoltes et des élections prochaines. Souvent, je me promenais lentement sous les arbres, devant les maisons, m'efforçant de découvrir le secret de ces vies modestes, sanctifiées par la foi et le travail obscur. Je restais des heures à l'église, plongé dans une méditation austère, feuilletant des livres pieux que je n'avais pas ouverts depuis mon enfance. C'est ainsi que je relus l'Imitation de Jésus-Christ, les Evangiles, le Paroissien Romain.

La douleur que je cachais sous un masque souriant me jetait, selon les heures, dans une espèce de fièvre ou de joie folle. Je me surprenais à rire aux éclats et souvent il m'arrivait d'essuyer une larme qui jaillissait malgré moi, quand ce n'était pas un sanglot que j'étouffais dans ma poitrine.

Je marchais durant des heures entières ; je fouillais tous les coins du pays comme si j'avais été à la recherche d'un être cher que j'eusse perdu et qui eût été moi dans une époque ancienne. Je poursuivais ce fantôme à l'ombre de l'église, au cimetière,

sous les cyprès, et près des tombes fleuries. Je sollicitais un entretien avec cet être imaginaire. Le vent qui fouettait mon visage était la seule réponse à mes interrogations muettes, et le cri des moineaux qui, tombant dans mon cœur, le faisait tressaillir. Et je tâchais vainement d'en comprimer les battements par des appels de raison et de courage déchiré.

J'étais ramené, presque sans le savoir, vers cette colline où gisaient les morts. Je m'agenouillais sur la tombe d'une vieille femme que l'on avait enterrée récemment, et alors j'oubliais tout de moi-même, de mes pensées les plus humaines pour, devant un tertre fraîchement remué, m'attacher à ce débris d'un corps où avaient habité côte à côte la joie et la douleur. Puis, revenant vers la cité grouillante et parmi les hommes retrouvés, brûlés d'orgueil et de vouloir-vivre, j'étais cerné par une solitude plus grande que celle dont je m'enivrais âprement sur cette colline de l'expiation. Il m'arrive de regretter de n'avoir point cédé alors à la sombre tentation qui me poursuivait de m'ensevelir dans ce village : de quelle nichée de regrets n'aurais-je pas empli les branches des sapins qui, à deux pas de cette colline s'élançaient comme des géants de verdure vers le soleil si chaud et si bienfaisant, de ces regrets que les hommes, en général, me supposent peu capable d'éprouver et dont j'eusse fait ma pâture quotidienne ? Ils auraient effrayé, à coup sûr, les oiseaux

de nuit qui, selon leur habitude, venaient se loger dans ces arbres. Nourris de l'odeur résineuse, battus par le vent et plongés dans un silence sans ailes, ils m'auraient tenu un discours plus éloquent que tous ceux que j'ai entendus au cours de ma vie mouvementée. J'aurais contemplé les figures des saisons, vu les mois passer, les uns après les autres, rivé à cette chaude terre dont j'aurais épousé la splendeur et la mélancolie. Dans l'enfantement douloureux du futur, j'aurais été une de ces minutes ternes et sacrifiées qui composent secrètement l'existence d'un peuple et d'un temps, le rythme par lequel il livre quelque chose de son âme... Loin des agitations du siècle. sur ce coteau nu, plein de la grandeur de ses morts, j'aurais peu à peu brisé les entraves qui m'attachent néanmoins à lui, et redevenu pur, dans cette solitude, j'aurais prié pour qu'il gardât, dans son inconscience, le souvenir de quelques vertus à demi naufragées.

La puissance du souvenir se serait ingéniée à voiler l'ennui possible par des mirages, et aurait contribué à la résurrection spirituelle du passé. Un enfantement nouveau, certes, où rien de ce qui fut n'aurait subsisté. Au lieu d'une action méprisable, d'un rôle banal, j'eusse procédé, dans l'intime secret de moi-même, loin de tout ce qui m'avait occupé jusqu'alors, à une création inédite. De toutes pièces, j'aurais bâti un nouvel homme, capable de m'étonner en

édifiant les autres. Ou bien, las d'un jeu inutile, imposant silence à ces fictifs désirs, j'aurais comparé l'homme réel à ces divagations de l'esprit pour humilier celui-là devant un type uniquement entrevu, celui que nous avons tous souhaité d'être et qui est demeuré viable dans les suprêmes pressentiments de l'âme, dans le regret des êtres brouillés avec le destin. Se regarder mourir, en imaginant dans son cœur et sa pensée un individu autre que soi, plus conforme à la notion d'humanité supérieure, un héros, quoi ? Peut-être y aurait-il eu dans ce courage de l'esprit et cette confrontation une sorte de châtiment que, seul, on se peut infliger à soi-même. Sûr alors de tourner contre soi une rigueur plus dure encore que celle qui nous fut dispensée par les autres, en détruisant de ses propres mains ces restes de vanité qui gisent au fond d'un cœur d'homme. Un homme qui a vraiment connu la douleur dans ce qu'elle a de plus torturant et de plus quotidien. Le silence sur tout cela, l'obscurité complète égalant l'incompréhension de ceux qui partagent votre vie, ce divorce d'âme toujours tû, et la plongée journalière dans ce bain de renoncement et de vie mesquine, voilà, à coup sûr, un nouveau chef-d'œuvre de mort lente, mille fois éprouvée selon les jours et les mois qui composent l'année et mille fois vécue. C'eût été l'indicible, la cité aux

murs gris, la cité sans âme et sans esprit, où toutes les agonies sont possibles et sans échos.

Cher ami, voilà de bien tristes pensées. Je les ai eues. Vous savez que nous nous sommes retrouvés quelques mois plus tard. Et rien de ce combat d'âme n'a transpiré. Vous me félicitiez de ma joie et de ma pétulance. Vous à qui je dis tout, pour une fois, je vous ai joué la comédie de la gaîté.

J'ai des nouvelles très fraîches de Natacha. Voulez-vous venir me rencontrer à Bagatelle mardi prochain qui sera, si je dois vous croire, le lendemain de votre retour à Paris ? Je ne puis écrire ici ce que je dois confier à votre oreille.

A vous.

TRISTAN.

SEPTIEME PARTIE

Carol voyage toujours

Mon cher Carol.

Je suis très tenté de partir, ainsi que vous m'invitez à le faire. Oui, je voudrais m'en aller pour un pays de soleil et d'azur, où il y aurait de l'eau, des montagnes, une forêt, etc.

Vous m'attendriez dans une ville d'eau célèbre ; nous aurions des maîtresses et des chambres contiguës. La nuit, nos cris d'amour se mêleraient avec les plaintes des femmes pâmées. Puis, le lendemain, nous contemplerions, assis à une terrasse, nos dégoûts jumeaux, nos chairs fatiguées. Tout cela n'est-il pas une aspiration certaine vers la santé ?

Et puis je n'imagine l'amour parfait que si on établit avec un ami une sorte de complicité et d'émulation dans la chasse au plaisir. Toutes vos sensa-

tions de nuit, vous m'en feriez confidence et aucune des miennes ne vous serait ignorée.

Ce que j'écris là me semblerait choquant sous la plume d'un autre. Mais je ne trouve, à mon endroit, aucun reproche irréductible que je ne résolve en néant. Tout scrupule est aussitôt banni. Cela me paraît très moral.

Je veux vous dire que, si jamais j'écrivais un roman, je m'efforcerais de montrer l'homme tel qu'il est et non plus dérobé sous les artifices qui sont coutumiers aux romanciers délicats. Rien ne me paraît plus repréhensible que ces romans dits honnêtes et qui fleurent, tout le long des pages, le sous-entendu. Je ne sais rien qui soit plus digne de blâme que ces bons romans d'exportation qui, sous des apparences affadies ou faussement délicates, cachent tous les vices et stupres. Ces romans de propagande à l'étranger, et qui font les délices des villes d'Amérique, propagent une idée approximative et souvent erronée de l'homme. Ils nous le montrent parfois en beauté, ou profondément canaille. Mais non, l'homme n'est pas cela, même au Pérou : c'est un mélange de vérité et de mensonge, de faiblesse et de force, avec toutes les nuances nécessaires à établir entre cette vérité et ce mensonge.

Tout ce que ces romans prétendent taire, ils nous le suggèrent avec des précautions oiseuses, des fadeurs qui donnent mal au cœur. Pour un peu,

tant ils sont bêtes, ils nous donneraient le goût du vice, le désir de savoir quelle tête il a, sa manière d'agir, de parler et de voir. La morale des bons livres est inexistante. Nous avons bien vu, par expérience personnelle, et souvent aussi ailleurs, que ceux qui s'en nourrissent sont parmi les plus sots et les plus crapuleux d'entre les lecteurs. Mais cela ne vous intéresse peut-être en rien. J'aurais tort de vous fatiguer avec cette conception du roman.

J'aime mieux vous dire que Ruth est toujours charmante, divinement capricieuse, et que je fais ses mille et une volontés.

Cordialement vôtre.

TRISTAN.

Mon cher Carol,

Je vais souvent seul, l'après-midi et le soir, au bar de la Guirlande où vous alliez si souvent. J'y rencontre très peu de gens, ce qui me ravit. Je peux alors me livrer à mes pensées favorites. Mais j'y suis comme dans un grand vide où je tâche de retrouver quelqu'un, et, à son défaut, des ombres en qui je loge une forme humaine, des yeux, des pensées. Futile poursuite ; créations qui tombent en poussière aussitôt nées.

Je suis courbé, à certains moments sur une table

où j'essaie de lire dans un volume, parfois de tracer sur une feuille de papier quelques lignes où je voudrais sauver, en les transposant, les sensations dont je suis animé. Mes doigts sont gourds, ma pensée paresseuse, enlisée dans la tristesse et l'amertume. Il y vient quelques femmes élégantes et belles. Je m'efforce à deviner celles qui furent la raison de votre désir et de votre caprice. Je poursuis donc de vains fantômes, car je ne voudrais posséder que celles qui furent vos victimes consentantes. Je me prends, néanmoins, à ce jeu, parce qu'il me semble que c'est une façon de vous retrouver. Quelle meilleure manière de ressusciter un ami lointain, de le rendre pour ainsi dire présent que dans la communion avec des femmes qui lui furent siennes !

Je suis jaloux de toutes celles avec qui vous avez dormi un soir ; je les voudrais à mon tour. J'ai bien un peu honte de cette jalousie extraordinaire et de ce désir, mais ils me poursuivent ; je suis leur proie

Jeudi soir, une vieille femme, encore belle, m'a regardé longuement et j'ai été troublé par la tendresse douloureuse de ses yeux. J'ai cru reconnaître celle dont vous m'aviez parlé un jour et que vous aviez tenue dans vos bras. J'ai été sur le point de m'approcher, de la prier de venir chez moi afin d'avoir, dans l'avenir, un sentiment de pitié pour un corps vieilli qui s'offre encore à l'amour. Mais je suis resté immobile, ne la quittant pas des yeux, et il

n'y eut entre elle et moi que la caresse du regard et des appels muets de volupté.

Il n'en a pas été de même, hier soir, alors que, juché sur un banc près du bar, je m'apparaissais dans la glace comme un oiseau qui guette le bonheur. Une jeune Américaine est venue s'asseoir à mes côtés et nous sommes partis ensemble. Je l'ai conduite à mon appartement. Là, je l'ai dépouillée lentement de sa robe et, comme elle avait des cheveux d'or, je les ai secoués avec la joie des hommes d'avant-guerre quand les femmes n'avaient pas encore coupé leurs cheveux.

Elle me regardait avec des yeux étonnés, ne sachant à quoi s'en tenir, se croyant déjà la victime d'un fou ou d'un mauvais drôle. Je la rassurai et la fis asseoir sur le canapé. Elle se mit alors à sourire doucement et me tendit sa bouche. Elle semblait contente que je retarde le viol classique... Et elle me parla de son enfance et de sa jeunesse. Elle remonta même au déluge.

Cette jeune Américaine a beaucoup voyagé et ses parents lui ont, sur sa demande pressante, permis de rester un an à Paris, Quoique très naïve encore, elle croit avoir pris le goût du vice et veut absolument vivre sa vie : c'est une poire à peine mûre.

Elle évoque sa vie d'avant-hier, ses séjours dans toutes les villes américaines, et me renseigne sur

sa famille avec beaucoup de détails. Son grand-père, paraît-il, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fait encore le beau sur des échasses, et passe dans sa ville natale pour une espèce de héros. A New-York, une de ses tantes mange des cuisses de grenouilles en buvant du lait sucré. Sa mère a le nez aussi petit qu'un dé à coudre, et son jeune frère est hydrocéphale. Elle a pour son père une affection sans bornes ; elle lui est reconnaissante de l'avoir emmenée avec lui en Angleterre, en Italie, en Allemagne et dans les pays scandinaves. Elle avait, avant l'Europe, visité toute l'Amérique, l'ouest canadien, Ontario, Québec, Trois-Rivières et Montréal. Elle ne tarit pas d'éloges sur le plaisir de vivre à Edmonton et à Saskatoon. Durant une vacance à Edmonton, elle joua à cache-cache avec les jeunes gens de l'endroit, dans les blés mouvants de l'ouest. Elle avait, à ce moment-là, à peine quatorze ans... Quand elle parle de Québec, elle est secouée par des rires interminables. Comme elle est chrétienne, elle allait souvent faire ses prières à la Basilique ou entendre la messe. Elle y connut un jeune vicaire qui la fit monter à l'orgue et lui apprit des "chansons religieuses" : *Le voici l'Agneau si doux*, *L'ombre s'étend sur la terre*, *Au secours, Vierge Marie*, *Te souviens-tu, chrétien des jours de ton enfance, et de ton père, courageux travailleur.* « Il m'accompagnait, dit-elle, sur l'orgue, et d'une voix que je m'efforçais de grandir, je jetais

à la nef déserte les mots, les adjectifs, les verbes de ces poèmes. Mais j'étais troublée par le grand silence qui régnait dans l'église et ma présence auprès de cet homme en soutane. L'écho de mes paroles chantées rebondissait sur les murs et sur les verrières. Je tremblais d'extase et de crainte. Le vicaire, à la fin de l'appel au secours à Marie, se tourna vers moi et dans un beau sourire, me dit : « Vous êtes sauvée, désormais, mon enfant ». J'oubliais de vous dire que lorsque nous redescendîmes du jubé et que nous passâmes devant la statue du Sacré-Cœur, il me dit encore : « Quand le Sacré-Cœur voit une belle fille, il est content ». Je regardai le Sacré-Cœur, qui manifestait une indifférence complète. L'abbé a beaucoup d'imagination.

— Vous êtes sauvée encore une fois, dis-je, et cette fois par moi. Continuons à causer sans penser qu'il existe autre chose qui pourrait exiger toute notre attention.

— Oh ! que je suis heureuse, s'écria-t-elle, en joignant les mains.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répliquai-je, en détournant la tête pour lui cacher le sourire pincé qui accompagnait mes dernières paroles.

Le vent soulevait doucement les rideaux de ma fenêtre, et l'air parfumé de la nuit entrait dans la chambre.

Et il y avait là, étendue sur mon lit, une jeune

fille qui inaugurait son destin de fille et qui n'y réussissait pas encore...

Francesca de Rimini a pris la fuite à Londres, enlevée par le moldovalaque que vous connaissez. Pleurez vingt larmes. Mais tout n'est pas tout à fait perdu. Courez au Savoy et la brebis errante s'évanouira à vos pieds.

Vôtre

T.

Mon cher Carol,

Je ne suis jamais plus seul que parmi une foule ou dans un bar où il y a de la musique et des femmes. C'est là, je le sais, une sensation que d'autres partagent avec moi. Je ne goûte la vie que là où je la réserve ou la défends. Dans ma chambre, les moindres objets familiers revêtent un caractère qui m'offusque et me blesse. On dirait qu'elle est peuplée, en outre, de génies étranges qui me harcèlent et m'étreignent d'angoisse. J'y étouffe littéralement. Chaque chose contribue à m'irriter ou à me donner de moi-même une idée de désappréciation ou de mésestime. Tous mes défauts s'étalent à mes yeux. (Je les vois) : ma négligence, mon laisser-aller, mon esprit d'ordre et de désordre à la fois. Je condamne le mauvais goût du papier qui est aux murs, la glace

ancienne dans laquelle je mire un visage offensé ou inquiet. Je déplore l'exiguité de ma table à écrire, et je trouve toujours de la poussière sur des livres que j'aime, et que le garçon a oublié d'enlever. Mille contacts engendrent mon ennui. Je respire avec peine et l'air que m'apporte la fenêtre, toujours ouverte, me semble hostile et irrespirable.

Des présences invisibles, et les meubles, et les cadres qui l'ornent, conspirent à détruire mon repos.

Je vais ailleurs chercher la solitude. Au milieu des hommes, je deviens vraiment seul. Quelquefois affreusement, avec un goût de départ qui souille mes lèvres de salive amère. C'est, d'ailleurs, parmi ceux que je vois tous les jours que j'effectue les plus beaux départs, ceux qui me donnent l'illusion de m'en aller vraiment sans la sensation de me retrouver avec d'autres hommes aux visages, aux habitudes et idées, aux mœurs différents et qui, je le sais, feraient naître pour moi de nouvelles mélancolies, presque pareilles à celles que j'éprouve avec les gens que je n'ai pas choisis. Je pars donc ! Et ces hommes me parlent comme à une statue : je suis sans oreilles, ni entendement. J'entends les mots qui sortent des lèvres ; ils n'ont plus à ces moments-là, aucun sens raisonnable. Je rentre alors immédiatement dans mon absence, effrayé de leur niaiserie ou de bavardages inutiles. En réalité, la

plupart des hommes sont effrayants de stupidité convenue, de prétention bouffie, de vanité recuite. Que de fois je me suis vengé d'eux en feignant de les entendre ! Si ces hommes découvraient le monde chaque matin, on les excuserait de nous révéler son existence, mais ils ressassent un univers vieux de mille siècles.

Ainsi, certains Péruviens que je rencontre, parfois — il en est qui sont exquis — sont médusés par tout ce qui tombe sous leurs yeux et ce qu'ils écoutent. Ils en arrivent à abolir chez eux la vision de leur patrie, et mal dégrossis, encore terreux, malgré leurs prétentions, ils absorbent sans broncher la moindre ânerie parisienne et se croient, par miracle, devenus Français. Ces latins d'Amérique prêtent à rire. Ils ont l'air d'acteurs d'opéra-bouffe qui se mettraient à discuter sur l'art, la littérature et la philosophie. Ils s'y montrent aussi à l'aise que dénués du moindre esprit critique. L'autre jour, l'un d'eux, s'emballant sur une célébrité du jour, se perdit dans une longue dissertation sur la beauté. Je riais sous cape. Je n'arrive pas à comprendre que tant de sottise soit alliée parfois à de si grossiers partis-pris. Ou plutôt, cela va de pair. Mon pessimisme qui est déjà grand s'accentue davantage. Si c'est ce qu'on nomme le pan-latinisme, il vaudrait mieux le supprimer sans phrases. Il n'en resterait alors qu'un rêve digne, sans

doute, d'être pleuré. Ils ont, en plus, une façon de parler du Pérou qui me dégoûte parfaitement. Moi qui l'ai visité, autrefois, je sais que c'est un merveilleux pays, qui s'achemine vers un développement immense, et riche de toutes les possibilités de l'avenir. Qu'il soit présentement à un stade intermédiaire de culture, c'est possible, mais je ne vois pas là une raison suffisante de dénigrement systématique.

D'ailleurs, j'ai toujours, pour ma part, établi une démarcation entre les hommes qui vivent un temps, leurs dénis de justice, leurs écarts, leur incompréhension, et cette réalité physique et morale qui constitue une nation. Les hommes d'aujourd'hui ne sont que des figurants passagers, et la grande réalité humaine et morale se fixera dans le temps et l'espace. Restons attachés à cette noble abstraction contre quoi rien ne peut prévaloir. J'éprouve cette vérité-là depuis toujours, et quelles qu'aient été mes fautes, les critiques que, comme tant d'autres, je n'ai pas manqué de faire, jamais rien n'a pu ternir dans mon âme cette source où l'image de ma terre venait se refléter.

Je n'ignore pas que ces sentiments sont vôtres. Voilà un point de rencontre où nous nous saluons tendrement comme des frères. Vous possédez un génie neuf et abondant, qui prend butin partout où il le trouve ; vos yeux sont ouverts à la connaissance des choses et des êtres. Vous tâchez de les

atteindre jusque dans leurs replis les plus cachés. Vous vous enivrez d'art, de littérature, de peinture. Vous exercez un goût de curiosité qui va vers chaque chose ; de tout spectacle, vous tirez un motif d'admiration, une leçon de grandeur et de foi. Dans la capitale illustre, vous faites provision de forces, de raffinements dont votre pays est encore privé et que vous lui apporterez plus tard.

Chaque femme nouvelle vous est une occasion d'étreindre une vertu latine ; dans toutes, vous tentez de découvrir la multiplicité et le charme d'une patrie perdue, et vous en découvrez une nouvelle, à l'image de vos rêves et de vos aspirations les plus humaines. Cette recherche est rare ; ce désir de perfection presque unique.

Je vous loue de poursuivre au loin vos expériences et d'y amasser cette somme de connaissance qui vous empêcheront de vous tromper sur la bête humaine, de lui accorder une valeur que, souvent, elle ne mérite pas.

A vous.

TRISTAN.

HUITIEME PARTIE

Mort de Carol

Lettre de Carol a Tristan

Cher ami,

Les morts, d'habitude, ne savent pas pour quelle raison ils meurent. On choisit — le Destin, mon cher — pour eux la date, le jour, l'heure, le moment, et aussi la maladie ou l'accident. Moi, pour des raisons que je ne tiens pas à faire connaître, je vais me supprimer. Le démiurge n'y verra que du feu.

Cette lettre vous apportera donc la nouvelle de ma mort. J'y joins une photo qui vous fera toucher des yeux les ravages que ces derniers jours ont exercé sur moi.

Je plie bagage ; je m'expédie, comme un paquet

par trop usé, dans ce que l'on est convenu d'appeler l'autre monde. Mais j'aurai accompli toutes les folies avant de me décider à ce geste.

Hier, j'ai ramassé sur la place publique quatre ou cinq vierges que j'ai amenées à l'hôtel Alvaria et que j'ai fouettées sans pitié. Après quoi, pris de remords pour une si vilaine action, je leur ai distribué la moitié de ma fortune. Mais les cris des victimes ont attiré l'attention et, n'eût été la complicité du valet de chambre que j'ai princièrement soudoyé, je serais entre les mains de la justice. Il a fourni des explications abracadabrantes qui ont laissé le maître d'hôtel pantois et désarmé. L'heure avancée de la nuit retarde une enquête qui est cependant imminente.

Je désire, néanmoins, mourir en beauté. Pardonnez à cette expression qui doit vous paraître ridicule. Je meurs après avoir accompli ce que les Don Juan de la terre voudraient tous avoir fait avant de quitter cette vallée de larmes. Je n'ai pas le temps de m'exprimer mieux et je suis vidé de mes moëlles. Vous ne sauriez croire comme je suis pressé par l'heure et désireux d'échapper à l'atmosphère de trouble que j'ai créée ici.

Allez annoncer ma mort à Ruth. Ne lui cachez rien, racontez tout ce que j'ai fait, sans oublier un détail. Tâchez d'en ajouter quelques-uns qui seront vraisemblables. Je meurs pour elle et pour

vous : lâché, mon secret ! Si oublieuse que soit la mémoire de l'homme, je me flatte que vous n'oublierez jamais cela au cours de votre existence.

Je vous lègue mon caniche qui fut divinement bon pour son maître et qui me donna des caresses si pures que je rougissais de celles que j'allais chercher parfois si loin, et à l'avance toutes souillées par mon imagination délirante. Vous trouverez sur mon étagère quelques livres. Ils sont à vous. Vous verrez dans les marges le schéma d'un roman que j'aurais voulu écrire et que je vous prie de refaire selon votre fantaisie.

J'abrège mes adieux, car je viens d'apercevoir que l'hôtel Alvaria s'est soudainement illuminé de façon extraordinaire. J'entends des bruits de voix et de pas qui résonnent sur l'escalier : les pas de la justice. Sans doute, les parents sont venus me chercher, non, se plaindre et m'accuser. Les jeunes filles que je n'ai pu réduire au silence avec l'or déposé dans leurs mains ont tout dévoilé à leurs mères. Les parents affolés et furieux demandent qu'un tel crime soit puni immédiatement. Le valet de chambre, instruit de mes dérelictions et de mon projet d'en finir, n'a pas voulu m'abandonner. Il veille près d'une immense armoire où je me suis caché et où j'écris cette lettre, à la lueur d'une mauvaise chandelle. Je vais le congédier dans un instant, en le priant de ne pas faire recom-

mander ma lettre d'adieu. Si elle ne se rend pas à destination, vous ignorerez pourquoi je meurs, et cela ne vous empêchera pas de retrouver Ruth.

Je veux bien que vous soyez averti, mais sans entourer ma confidence de ces précautions qui tiennent encore à la vie des hommes qui ne savent pas se tuer. Pour calmer ma conscience, j'ai tenu cependant à ce bref adieu. Si les malins génies s'opposent à ce qu'il vous arrive, je n'aurai rien fait pour m'opposer à leurs diaboliques manigances.

Je presse la seringue de Pravaz.

Adieu !

Carol.

NEUVIEME PARTIE

L'Assomption de Ruth au lac Pavin

Havas, 30 septembre 19.... Lac Pavin. — Il n'est bruit dans la région que du terrible accident arrivé hier au lac Pavin où un groupe de cinéastes se sont noyés vers la fin de la journée. Toute tentative pour retrouver le corps des jeunes filles qui ont péri est demeurée inutile. Le flot garde ses victimes.

Journal de Tristan

—

Lac Pavin

Vous n'êtes pas entièrement morte, puisque dans la nuit du souvenir, je suis ce cerf assoiffé qui boit votre ombre.

Votre sagesse est haute et, en quelque sorte, sacrée, mais pour ceux qui vivent encore, pour moi surtout, chère Ruth, quelle peine qui ne tarira jamais Dans la nuit désolée de ma mémoire, je serai bien ce cerf...

Que reste-t-il de votre virginité, Ruth ? A peine un flot déplacé qui garde votre dépouille et votre secret. Qu'alliez-vous faire là ?

Une entreprise de cinéma aussi dangereuse aurait dû vous remplir d'effroi. Mais vous aviez toutes les audaces ; rien ne pouvait vous arrêter. Ni mes craintes, ni mes supplications. Vous aviez toujours joué avec l'impossible et l'accident. Hélas ! Je n'entendrai plus votre rire, je ne tenterai plus d'emprisonner cette fièvre qui, chez vous, s'efforçait de tuer le moment présent en lui conférant quelque chose de vous-même.

Vous n'êtes plus ! Je ne vous embrasserai désormais que dans mon rêve. Pourquoi n'avoir pas crié, vous qui étiez si désireuse de tuer en vous la vierge ? Est-ce que la contagion du divin vous aurait gagnée, et que, par une coquetterie sublime, vous avez voulu donner de votre fin une idée mensongère. Nous attendions un appel au secours. Mais rien n'est venu. Vous vous êtes même mise à la tête de ce bataillon de filles, vous les avez suivies, emportée par un élan irrésistible, dans la mort. Je m'épuise à vouloir comprendre : cette abdication

faussement chrétienne prend à mes yeux quelque chose d'inexplicable.

Vous étiez si terriblement païenne. Est-ce qu'il faut croire que de l'abîme vous est venu un insurmontable appétit de néant ? Ou encore que l'exemple de vos sœurs, d'ailleurs bientôt dépassé par vous en vertige, plus fort que votre impatience de vivre et votre curiosité portée sur tant d'objets, vous ait entraînée vers la grande nuit ? Je me livre à mille conjectures dont aucune ne me peut satisfaire.

Adieu ! Ruth. Jamais je ne reviendrai ici où j'ai connu une si affreuse douleur. Mais je frémis à la pensée que certains soirs de printemps votre ombre, deux fois sacrifiée, s'élevant de ce lac de désolation errera sur le rivage pour tâcher de reprendre goût à cette terre dont vous vous êtes si mystérieusement chassée.

Je vais retourner vers la cité des vivants, l'âme criante de la cruauté de ce sacrifice inutile. Comment pourrais-je vivre, ayant devant les yeux cette effroyable vision de votre corps dormant, avec ces jeunes filles, qui reposent, immaculées, au fond de cette eau qui saura si bien, hélas ! leur imprimer un outrage, pire que celui que commettent les hommes !

Je songe au romanesque enfoui dans cette eau mortelle et dont pas même un souvenir pour les

autres, sauf pour moi, ne sera retiré. Et je me surprends à joindre les mains et à sangloter devant ce mystère qui entoura une décision si rapide, si funeste. En vain tenterais-je de forger en esprit une clef qui m'en ouvrirait la porte. Je ne comprends pas et voilà bien ce qui me trouble et me hante Sur les bords de ce lac sinistre, je promène des pas désespérés et dans un éblouissement vertigineux, j'assiste à votre assomption, ô Ruth, qui êtes maintenant... au ciel.

DIXIEME PARTIE

Tristan vit encore

FIN

Cantique et Cyprès

L'Espoir exaucé

Je t'attends. Toutes les routes t'amènent vers moi :

Routes de sable où tes pieds se fleurissent d'escarboucles,

Celles qui descendent de mon imagination, du désir et du rêve,

Celles que mon regard trace au-dessus des toits,

Et aussi les routes humaines bien connues, asphaltes et pavés.

Des routes qui sont grises et s'étendent à l'infini se rapetissent en un clin d'œil et te pressent, te soulèvent vers mon désir de faim.

Viendras-tu par celle-là, qui semble déserte de tout être vivant ?

Est-ce que ce sera l'autre où le soleil paraît jouer avec les bornes, s'attache ailleurs ainsi qu'un cerceau aux vitres défaillantes, fondues de glaces et cristaux ?

Par fantaisie, choisiras-tu cette rue grise, étouffée

sur elle-même, mais qui n'appelle qu'une flèche d'or pour que sa tristesse s'évanouisse ?

Paraîs et tu feras résonner ses ténèbres et son silence d'un cri d'amour.

Je t'apercevrai là-bas, très loin, et dans mon cœur et dans mes yeux, toi que j'attends.

J'ignore si tu t'avanceras dans cette allée fameuse, gardée par les ailes de la gloire, mal éteinte du fracas des apothéoses et où est mort, lentement, l'écho de tant de renommées vaines, de poussières vaniteuses ? Ce ne serait pas si mal que de t'y apercevoir, trouant de ta splendeur neuve cette allée de fastes et d'agonies.

Je ne veux pas penser que tu prendras le plus court des chemins et le plus direct. Non, j'aurai cette ivresse de compter les battements de mon cœur à mesure que tu approcheras, de reconnaître, à distance, le bruit de tes pas qui s'acheminent vers moi.

Un jour, ces routes que je dis et beaucoup d'autres se mêlèrent jusqu'à se brouiller, ne faisant qu'un vide noir et sans fond, un tableau où tout fut effacé par une éponge de vinaigre et de fiel.

Elles plongeaient dans mon angoisse. Et j'étais là, prostré dans l'attente, déchirant mes genoux vers l'espoir qui reculait. Un ciel d'azur, d'une dureté implacable, rejetait mes cris qui retombaient sur moi, blessants comme des poignards.

Dieux cruels, conspiriez-vous encore contre moi ?

Mais sur ce désespoir que battaient les ailes de la fièvre, les routes se sont refaites dans l'espace. Chacune reprit sa place coutumière.

Dans la croyance qui renaît, les routes chantent, mûrissent pour une réalité qui n'est encore qu'un maigre rêve.

La poussière est maintenant remuée par des pas qui s'avancent. Est-ce toi, Amour ?

Arrachée des enfers oublieux, bercée de vagues d'or, plus belle que l'azur, cette silhouette, nourrie du murmure universel, du tremblant silence où s'éveille l'extase, est-ce la réalité avec son offrande unique ?

Je vais au-devant de toi. Mes genoux, cette fois, pleins de ferveur, mangent l'espace, prêts à la prière, à l'abdication. Et mon orgueil, comme une bille profanée, roule sous mes pas.

Amour, tu es venu !

Et mes mains, ainsi que des oiseaux tués dont la peau est encore chaude, gisent dans les tiennes.

Je t'attendais sur les fines pointes de mon espoir, pantelant de cette ardeur déchirée des albatros qui se sont mesurés avec l'abîme. Je me sens allégé de la misère, délivré du poids des ans.

Je vais dormir encore sur ton cœur.

Soleil, tu peux maintenant pâlir, soleil, tu peux t'éteindre, car rien ne vaut cette chaleur cordiale qui envahit ma demeure.

Mort d'Henriette Lagneau

Quoi! La Parque n'était donc pas assouvie...

Sur le sofa d'ébène, votre corps amenuisé repose. Finie, cette splendeur d'être reine par l'esprit, l'élégance, la sensibilité et le goût.

C'est le grand dépouillement.

Glissée sous une blanche tunique, vous semblez reposer, ivre du parfum des roses, des chrysanthèmes et des lilas,

Dame Récamier de la Mort.

Vous êtes là et ailleurs, loin déjà de ce royaume des vivants.

L'empire stellaire vous ayant sans doute ouvert ses portes, une ombre est allée à votre rencontre, désireuse du premier accueil... Anne de Noailles attendait.

Vous aviez pris rendez-vous, là-bas, dans ces autres Champs-Elysées... Vous ne serez désormais jamais plus séparées.

Mais les terriens, penchés sur le sofa, gravent dans leurs yeux remplis de larmes, l'image de votre enveloppe humaine.

20 Novembre 1936..

Mort de Jeanne

Se pourrait-il, qu'un jour, en ce cœur trop terrestre, pâlisse votre image.

Comme un portique profané, il est ouvert, aujourd'hui, sur l'infini et la douleur.

Il se défend contre tout oubli, s'enivre de chants funèbres et d'encens.

Sa plainte monte, descend, s'enroule sur elle-même.

Sa plainte choit autour de lui, pareille à un bruit de chaines brisées.

Sa plainte s'élance vers ce ciel mystérieux où vous venez d'entrer.

Je regarde, seul, l'horizon tant de fois contemplé avec vous : j'y loge une longue princesse mélancolique, mince comme des fuseaux de laine assemblés, et qui, la tête renversée sur ses épaules meurtries, s'endort à jamais sur un lit d'étoiles.

C'est vous, Jeanne, c'est vous que je vois ainsi, eventée doucement par les palmes de la nuit éternelle.

10 Décembre 1936.

Table des Matières

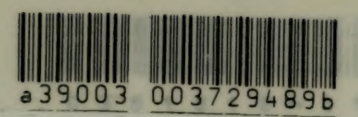
Cet ouvrage tiré a petit nombre d'exemplaires sur papier de luxe a été entièrement réservé aux souscripteurs.

Il a été tiré en outre :

35 exemplaires sur papier Hollande également tous souscrits.

Imp. Générale, Clermont-Fd


CE


a39003 003729489b

